IMAGES

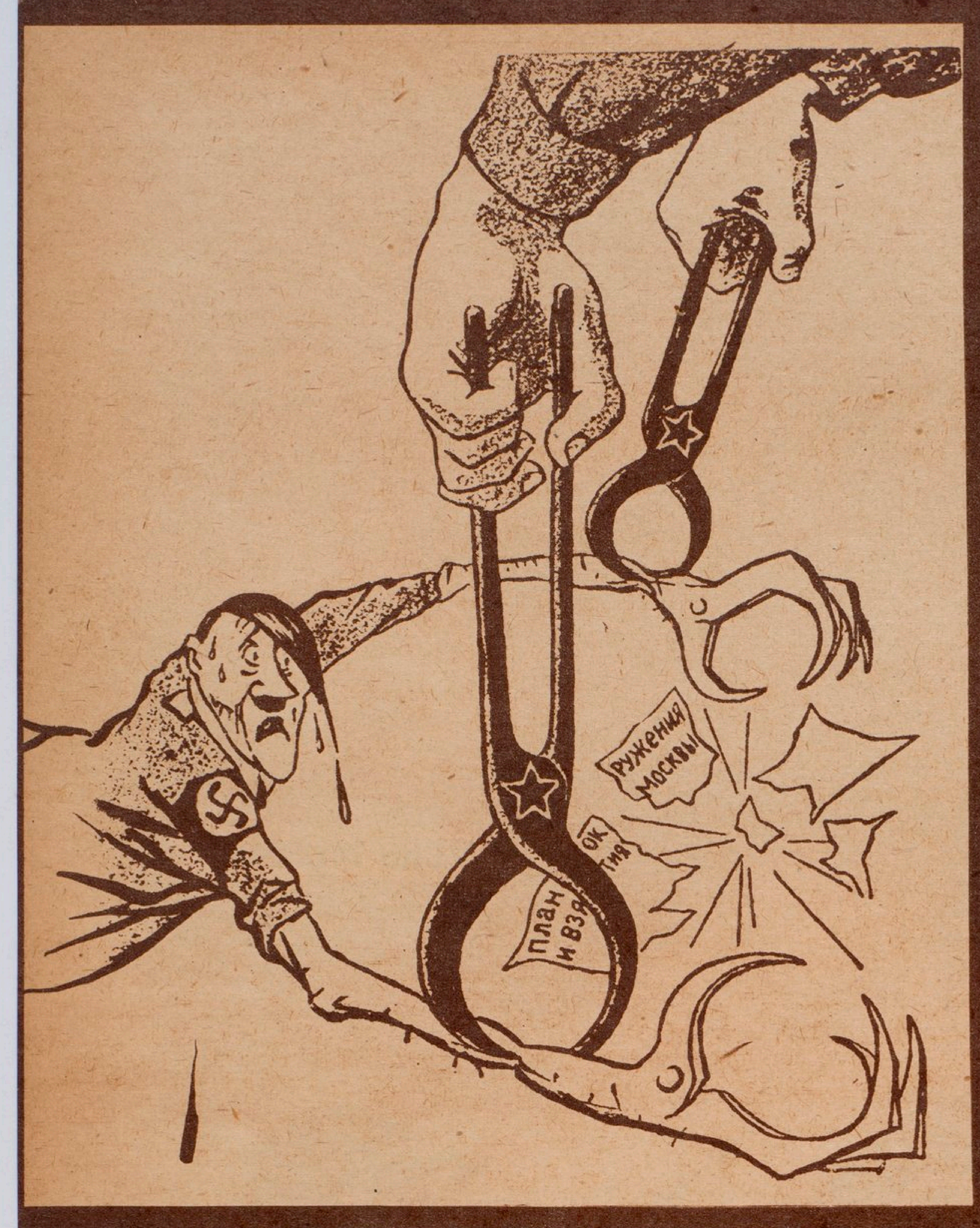
VERS MESSINE



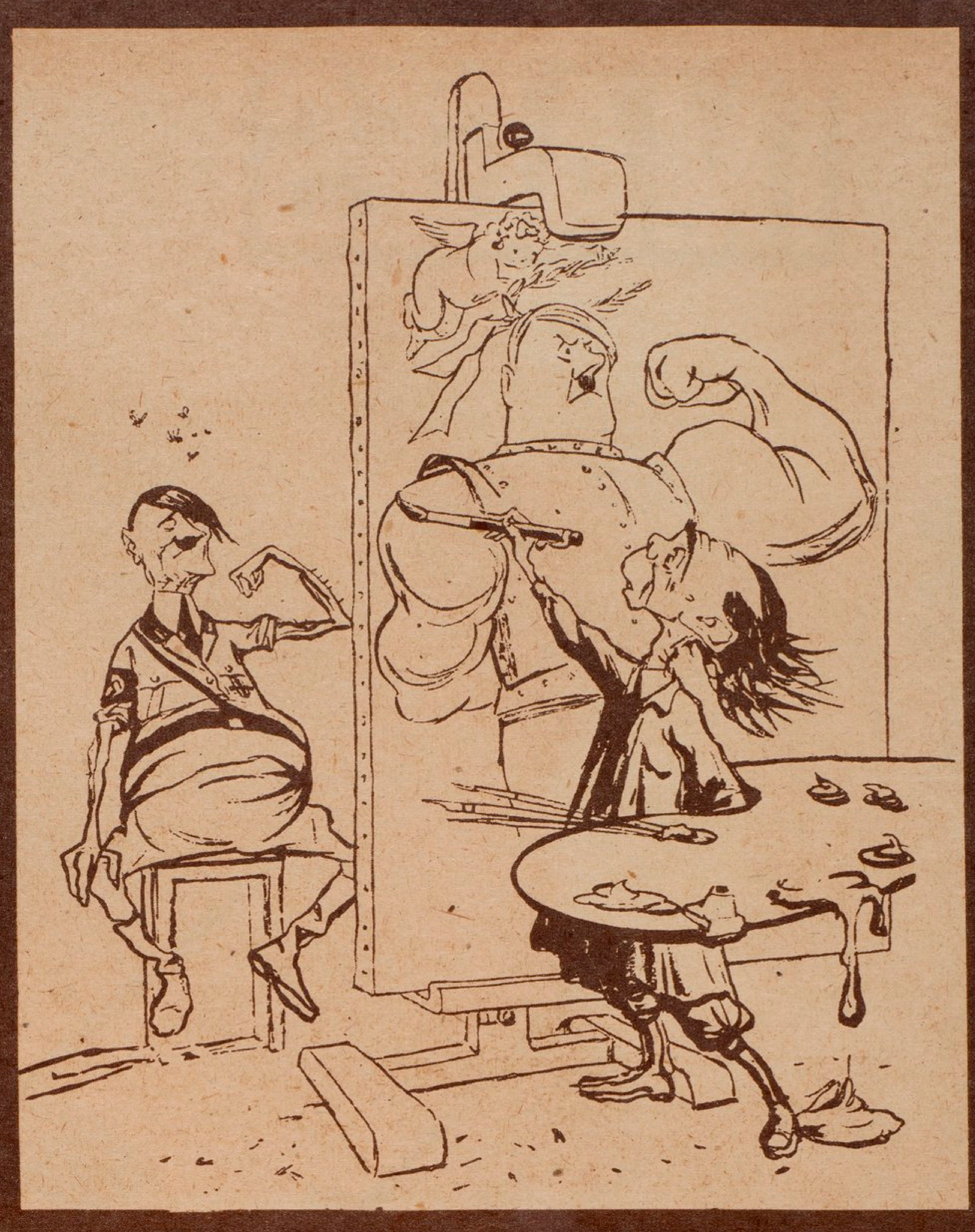
30 millièmes

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 727 — LE CAIRE (EGYPTE)
15 AOUT 1943



L'ECHEC DE HITLER A COMPLETER SON MOUVEMENT DE PINCES SUR MOSCOU EN 1941 A INSPIRE CETTE CARICATURE.



« KUKRYNISKY » TOURNE EN DERISION LES EFFORTS DE GŒBBELS POUR FAIRE DU FUHRER ENFLE ET DIFFORME UN SUPER-HOMME.

CARICATURES SOVIETIQUES

Depuis l'invasion de la Russie par les Allemands, les caricaturistes soviétiques se sont assigné un seul but : souligner le ridicule d'un ennemi trop odieux pour être ridiculisé par les mots. Les caricatures suivantes sont l'œuvre de « Kukrynisky », un des crayons les plus célèbres de Russie. Elles ont paru dans presque tous les grands journaux soviétiques, accompagnées d'une légende satirique, et ont été aussi utilisées comme affiches de guerre. Leur réalisme vigoureux est de nature à impressionner fortement les masses russes.

« Kukrynisky » n'est pas un seul, mais trois artistes, qui s'appellent Krylov, Kuprianov et Sokolov, et qui travaillent ensemble pour tous les dessins publiés sous ce nom. L'an dernier, leur collaboration leur valut le prix annuel « Joseph Staline » des meilleures caricatures politiques. On n'en sera pas surpris.



LES SOLDATS MORTS REPROCHENT A GŒBBELS DE DISSIMULER LEUR MORT.

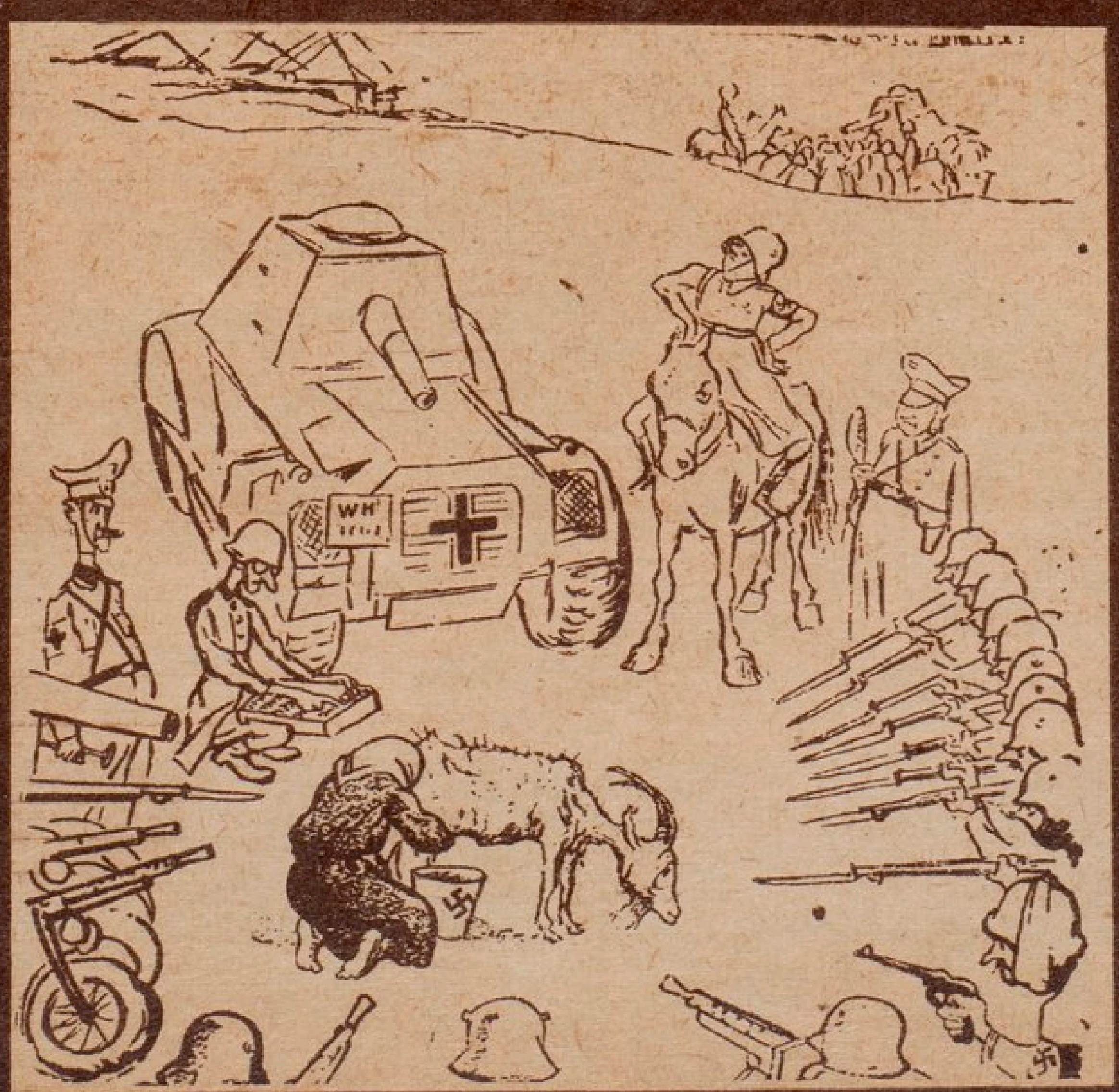


HITLER ET MUSSOLINI PRESSURENT LE QUISLING FRANÇAIS.



UN DES GENERAUX D'ADOLF HITLER SALUE SON FUHRER.





L'ÉCRAN DE LA SEMAINE

LE PELERIN DES NATIONS UNIES

L'histoire consacre certaines appellations données aux hommes qui jouèrent un rôle prééminent dans leur époque. Elle a retenu pour Aristide Briand celle de « Pèlerin de la Paix ». Peut-être donnera-t-elle à M. Winston Churchill le nom de « Pèlerin de la Guerre ». Et comme il s'agit en l'occurrence d'une « juste guerre » destinée à sauver les suprêmes valeurs humaines et à fonder une paix de progrès, ce serait pour le Premier Ministre britannique un de ses plus beaux titres de gloire.

A part ses déplacements en France, avant l'effondrement de ce pays, M. Churchill a déjà fait quatre fois le voyage outre-Atlantique.

- En août 1941, il rencontra le président Roosevelt au large de Placentia Bay (Terre-Neuve), entrevue dont sortit la Charte de l'Atlantique.
- En décembre de la même année, il se rendait en Amérique et au Canada et prononçait devant le Congrès américain et le Parlement canadien deux discours historiques. De longues discussions eurent lieu pour la coordination des opérations militaires. Le Japon venait de déclarer la guerre. De cette stratégie coordonnée, il résultait que l'Allemagne devait être vaincue d'abord.
- En juin 1942, M. Churchill se trouvait en Amérique quand il apprit la retraite de la Huitième Armée et la chute de Tobrouk. C'est à ce moment critique que fut néanmoins décidé l'audacieux débarquement en Afrique du Nord française.
- Enfin, en mai dernier, à la suite du rapide effondrement de la résistance axiste en Tunisie, M. Churchill rencontrait pour la cinquième fois, la quatrième ayant été la conférence de Casablanca en janvier, le président Roosevelt. Les deux hommes d'Etat et leurs états-majors respectifs étudièrent la situation générale sur tous les fronts et fixèrent, en accord avec le général Eisenhower, la date du débarquement en Sicile décidé à Casablanca.

A cela, il faut ajouter son voyage dans le Moyen-Orient en août 1942, et son voyage en Russie où il rencontre Staline ce même mois.

Ainsi, une fois de plus, le « Pèlerin de la Guerre » a pris le chemin de l'Amérique. Dans les circonstances présentes, ce déplacement laisse prévoir des décisions d'une importance capitale. La réussite du débarquement en Sicile a ouvert de telles perspectives que les chefs militaires alliés se voient contraints de réviser leurs plans offensifs contre l'Allemagne dans un sens susceptible de raccourcir la durée de la guerre. Il est permis de penser que l'Italie pourrait ne plus intéresser outre mesure le commandement anglo-américain, car ce qui compte aujourd'hui pour les Alliés, ce n'est plus à proprement parler un « second front » destiné à soustraire un nombre substantiel de divisions allemandes du front de l'Est, mais une véritable invasion de l'Europe qui amènerait les forces des Nations Unies au cœur même du Reich. A cet égard, la route historique des Balkans pourrait fort bien être à nouveau l'objet d'un examen approfondi. De même, il n'est pas exclu que des opérations de même envergure puissent être décidées à l'ouest de l'Europe. Le jour de la course vers Berlin n'est plus guère éloigné.

NOTRE COUVERTURE

VERS MESSINE

Soldats de la Huitième Armée progressant le long d'une voie ferrée en face d'une vive résistance de l'ennemi. Spécialistes de la guerre du désert, ces vaillantes troupes se sont avérées maintenant supérieures à l'ennemi sur son propre terrain, accidenté et montagneux. Elles se sont rapidement adaptées au complet changement de tactique nécessité par la guerre en Sicile.



La terre se dérobe sous les pieds du « conquérant » nazi.

Le Q. G.

ANTI-SOUS-MARIN

Quand on pénètre dans le quartier général des opérations anti-sous-marines à Londres, ce qui attire d'abord l'attention, c'est le nombre et les dimensions des cartes apposées aux murs, représentant tous les océans et toutes les mers du globe, et spécialement l'océan Atlantique. Des milliers d'épingles et de drapeaux multicolores y sont piqués, montrant la position précise de chaque cuirassé, de chaque croiseur, de chaque destroyer prenant part à la bataille de l'Atlantique. L'itinéraire de chaque convoi en cours de route et l'emplacement des U-boats les plus rapprochés y sont également indiqués.

Quand, à plusieurs milliers de kilomètres de distance, un convoi est attaqué par une formation de U-boats, tandis que les sirènes des bateaux mugissent et que les destroyers de l'escorte accourent en lançant leurs charges de profondeur, une effervescence non moins grande règne au quartier général des opérations anti-sous-marines, où la nouvelle de l'attaque a été déjà reçue par T.S.F. et la scène de la bataille qui se livre au loin a été déjà reconstituée. Dans la salle des cartes, des épingles représentant des U-boats sont ajoutées, d'autres épingles sont enlevées, des instructions rapides sont données aux unités de la flotte britannique ou américaine se trouvant aux abords du lieu du combat... Chaque action, chaque engagement naval, chaque attaque nocturne ou diurne est reflétée aussitôt dans la salle des cartes du quartier général comme sur un écran de cinéma.

Une autre pièce contiguë est réservée aux opérations aériennes. Là sont reçus les messages des patrouilles du commandement côtier signalant la présence des sous-marins ennemis. Les hydravions géants de la marine britannique sont en effet devenus de grands destructeurs de U-boats.

Dominant ces deux pièces se trouve la chambre du commandant en chef des opérations anti-sous-marines, l'amiral Sir Max Horton, qui a acquis une grande renommée durant l'autre guerre comme commandant de submersibles. De la pièce supérieure et entièrement vitrée qu'il occupe au quartier général, Sir Max Horton peut voir toutes les cartes et suivre toutes les opérations sans bouger de son bureau. Un lit de camp lui est réservé dans une petite pièce contiguë, car il lui arrive très souvent de passer la nuit au quartier général.

Dans ces quelques pièces toujours éclairées — le quartier général des opérations anti-sous-marines se trouve dans un emplacement souterrain — pleines d'installations compliquées et d'appareils étranges, où a lieu un va-et-vient ininterrompu, est menée la bataille de l'Atlantique dont les résultats doivent en grande partie décider du sort de la guerre.

Les Aléoutiennes

BASE D'ATTAQUE IDÉALE

En poursuivant leurs attaques contre les îles Aléoutiennes occupées par les Japonais, les Etats-Unis tiennent surtout à s'assurer des bases solides et aussi rapprochées que possible de l'archipel japonais pour lancer, au moment opportun, une offensive générale.

Pour arriver au cœur même de l'Empire nippon, le « New York Times Magazine » déclare que les armées alliées devront avancer en empruntant l'une des routes suivantes :

1° A travers l'Australie, les îles Néerlandaises et les Philippines. Cette route est hérissée d'obstacles et de dangers de toutes sortes. De plus, le ravitaillement des troupes devrait s'effectuer à travers tout l'océan Pacifique, sans compter les combats multiples qui devraient être livrés dans les jungles tropicales pour la possession de chaque île.

2° A travers la Chine, dont toute la zone côtière est actuellement occupée sur une grande profondeur par les armées japonaises, ce qui rend le système de ravitaillement allié particulièrement difficile.

3° A travers la Sibérie, dont l'accès est interdit aux forces anglo-américaines par le traité de non-agression russo-japonais.

4° A travers l'Alaska et les îles Aléoutiennes.

Cette route est la plus courte, la plus simple et la plus directe. La distance séparant l'île d'Attu (réoccupée récemment par les Américains) de la grande base aéro-navale japonaise de Paramoshiri située au nord de l'archipel japonais n'est en effet que de 716 milles, alors que 10.000 ou 12.000 milles doivent être franchis par les armées alliées pour arriver dans la zone de défense japonaise proprement dite en partant de San-Francisco et en passant par Sydney ou les Salomon, les Indes Néerlandaises, Singapour et Tokio.

Bilan

DU FASCISME

Lorsque l'on fait le bilan du fascisme, l'on a tendance à lui reconnaître le mérite d'avoir sauvé l'Italie de l'« anarchie ». Mussolini, a-t-on pu lire souvent, a restauré l'ordre et rétabli la prospérité. Preuve en est qu'il avait fait construire de magnifiques routes et asséché des régions autrefois inhabitables. Oui, mais à quel prix ? Tout gouvernement pourrait se livrer à des travaux de grande envergure même s'il n'en a pas les moyens, en menant le pays à la ruine, et il y aurait eu belle lurette que, dans un régime libre représentatif, le ministère qui aurait présenté un état de finances aussi obéré que celui du régime fasciste aurait été renversé.

En 1938, dans son fameux livre « Chantage à la Guerre », Mme Geneviève Tabouis donnait un aperçu de la situation financière de l'Italie en écrivant notamment : « Aujourd'hui, l'Italie ne serait pas capable de soutenir une guerre de plus de six mois, car ses finances sont précaires et elle manque de matières premières. Elle n'a pas d'alliances qui lui permettraient d'en obtenir sans paiement en devises étrangères. » Toute l'explication de l'impréparation militaire de l'Italie est sans doute là.

Depuis le mois d'octobre 1935, toutes les statistiques financières et économiques ont été soigneusement dissimulées ou contrefaites par les autorités fascistes. Comme il avait été officiellement déclaré, « de telles statistiques pourraient être profitables à l'ennemi ». Dans le discours du 26 mai 1934 à la Chambre des Députés, Mussolini avait fait connaître cependant que le déficit annuel du budget s'élevait à plus de 3 milliards et demi de lires. Celui-ci s'est naturellement beaucoup accru avec la campagne abyssine.

En 1922, la dette nationale italienne se chiffrait par 103 milliards de lires, les dettes de guerre ayant été toutes payées. En février 1935, elle s'élevait à 154 milliards, sans tenir compte des dépenses occasionnées par les plans de travaux publics, plus spectaculaires que rémunérateurs et qui, pour la plupart, furent réglées grâce aux bons à long terme.

Depuis février 1935, la situation avait singulièrement empiré. A la dette de 1935 devait être ajouté le déficit annuel du budget estimé à 3 milliards, et les dépenses de la guerre abyssine évaluées à 30 milliards. A la veille de la guerre, les dettes et les obligations d'Etat à long terme n'étaient pas loin des 200 milliards. Ainsi le fascisme avait doublé les dettes de l'Italie. Avec la guerre européenne, ses nouvelles dépenses et la perte de l'Impero, le fascisme a consommé la faillite de l'économie italienne en quadruplant sa dette nationale. En effet, comme l'a révélé cette semaine le nouveau ministre des Finances italien, M. Bartolini, la dette publique s'élève maintenant à 405.832 millions de lires.

L'heure

DU CHATIMENT

La demande adressée par les Nations Unies aux gouvernements des pays neutres au sujet du droit d'asile aux fauteurs de guerre n'est pas due à une décision hâtive prise après la chute de Mussolini. Elle fait partie d'un plan établi depuis longtemps.

Des listes accompagnées de photos et contenant les noms des fonctionnaires qui se sont rendus coupables d'actes de cruauté dans les pays occupés ont été dressées à Londres, à Moscou et à Washington. Ces listes s'allongent continuellement à mesure que des nouveaux faits — ou des nouveaux méfaits — arrivent à la connaissance des Alliés par l'intermédiaire des services secrets ou des habitants soumis à la domination axiste.

Le gouverneur militaire de la Pologne, Dr Franck, rendit récemment un arrêté interdisant sous peine de mort aux habitants civils de prendre des photographies d'officiers allemands ou de fonctionnaires de la Gestapo.

Cet ordre ne fut pas plutôt rendu public que le colonel Ehrhard, chef de la Gestapo à Varsovie — qui, paraît-il, a signé jusqu'à présent plus de 20.000 condamnations à mort — recevait par la poste une enveloppe contenant une vingtaine de photos le représentant dans des attitudes différentes « avec ses principaux collaborateurs ». Une note accompagnant les photos expliquait que ces documents allaient être utilisés sous peu.

Quelques semaines plus tard, un facteur remettait à Bruehl Palace — siège du quartier général de la Gestapo à Varsovie — un petit colis adressé au colonel Ehrhard. Deux heures après, le bâtiment était secoué par une terrible explosion. Une aile fut complètement détruite et 11 officiers de l'état-major d'Ehrhard furent tués.

Un officier qui survécut à l'attentat déclara que le colis contenant la machine infernale était recouvert du sceau du gouverneur général Franck. Voilà pourquoi le paquet ne fut pas examiné. Quant au facteur, il demeura introuvable.

Le quartier général de la Gestapo en Allemagne a reçu déjà nombre de demandes de transfert de la part d'officiers nazis se trouvant en Pologne. Ces derniers désirent éviter les conséquences de « l'identification » à laquelle commencent à se livrer les patriotes polonais. Photos, preuves, documents de toutes sortes sont réunis par les peuples assujettis qui espèrent s'en servir quand sonnera l'heure du châtiment.

Les prédictions

DU GÉNÉRAL SIKORSKI

Un ouvrage d'un intérêt considérable vient d'être réédité à Londres. C'est la « Guerre Moderne » du regretté général Sikorski, ancien chef du gouvernement polonais. Ce qui confère à ce livre une grande valeur d'actualité, c'est que, composé bien avant 1939, toutes les prédictions qui s'y trouvent se sont réalisées.

Sikorski croyait fermement, en premier lieu, que l'attaque allemande, dès qu'elle se déclencherait, prendrait la forme d'une « blitzkrieg », terme inconnu à l'époque. Il s'élevait contre l'opinion — qui prévalait alors dans les cercles militaires — selon laquelle la ligne Maginot était inexpugnable : « Les fortifications les plus solides, écrit-il textuellement, ne sauraient constituer une garantie suffisante de sécurité. » Ce point de vue a été confirmé par les événements.

Le transport des troupes par la voie des airs a été également prévu par le général Sikorski. « Il serait possible, déclara-t-il, de transporter sur de grandes distances et de débarquer de petites unités, en guise de diversion, à l'arrière des troupes ennemies. » Cette tactique, employée pour la première fois à Rotterdam par les Allemands, lors de l'invasion de la Hollande, obtint un succès qui dépassa les prévisions les plus optimistes. L'auteur soulignait en outre que, « pour transporter un bataillon d'infanterie (c'est-à-dire 500 à 600 hommes) entièrement équipé et pourvu de munitions lui permettant de tenir plusieurs jours contre un ennemi même supérieur en nombre, une vingtaine d'avions de gros tonnage, spécialement construits, seraient nécessaires ». C'est ce qui arriva durant la bataille de Crète.

L'ancien chef du gouvernement polonais suggérait la construction de cités souterraines pour soustraire les populations civiles aux dangers des raids aériens. « Les rues doivent être percées sous terre afin qu'elles puissent servir d'abris durant les raids, sans interrompre le trafic de la circulation. »

La seule prédiction du général Sikorski qui ne se soit pas encore réalisée est celle qui a trait à la guerre chimique. Fermement convaincu que les gaz seraient l'une des armes principales de la guerre, il déclarait que le dernier mot resterait à la nation qui y résistera le plus opiniâtrement. Car la victoire « dépendra surtout de la volonté de résistance ».



« POURQUOI NE NOUS AIMENT-ILS PAS, HEINRICH ? »
(« Evening Standard », Londres)

RUSES DE GUERRE

Les ruses de guerre employées sur les champs de bataille ou par les services secrets des nations belligérantes ne seront toutes révélées que la paix venue. Ces ruses ont eu parfois des conséquences décisives. En voici quelques-unes :

● Quelques jours avant que ne se déroulât la première grande bataille navale dans la Méditerranée, bataille qui devait se terminer par la défaite de la flotte italienne à Matapan, l'amiral Cunningham invita l'attaché naval japonais — le Japon n'avait pas encore participé au conflit — à une partie de polo. Grâce aux « bons offices » de la légation japonaise, la nouvelle arriva aussitôt à Rome : le commandant en chef de la flotte britannique se trouvait à plusieurs centaines de kilomètres de son poste de commandement. Rassuré, l'état-major italien relâcha sa surveillance. C'est ce qu'attendaient les Britanniques. Le lendemain, l'amiral Cunningham rejoignait son unité à bord d'un avion et le surlendemain, avec des forces relativement faibles, surprenait la flotte italienne à Matapan et lui infligeait une défaite retentissante.

● Rappelons également les stratagèmes imaginés par le général Wavell, durant la première campagne de Libye, pour tromper le maréchal Graziani sur la véritable force de l'armée britannique. Par l'emploi de messages radiophoniques contenant de faux chiffres, par des mouvements de troupes nocturnes, et par l'intensification à outrance du feu de son artillerie, le commandant en chef anglais réussit à induire en erreur son rival et parvint, avec 30.000 hommes seulement, à battre et à chasser hors d'Egypte un ennemi de 6 à 7 fois supérieur en nombre !

● Durant la bataille de France, la confusion régnait tellement dans les rangs alliés, qu'un général français se trouva dans l'obligation de radiodiffuser en langage non chiffré au quartier général l'entière disposition de ses troupes. Les Allemands entendirent la transmission, mais crurent que c'était un piège et se comportèrent en conséquence. C'est sur quoi comptait d'ailleurs le général français privé de son code !

● L'une des ruses le plus souvent employée par les nazis dans les pays de l'Europe occupée consiste à opérer publiquement de vastes mouvements de troupes afin de tromper les habitants sur la véritable force des armées d'occupation. Des contrées entières ont été tenues de la sorte, par deux ou trois divisions, durant plusieurs mois !

Six inconnus

ENTOURENT ROOSEVELT

A côté des Harry Hopkins, des Davis, des Kaiser, des Wallace, des Donald Nelson, de toutes ces personnalités connues du grand public qui sont les conseillers habituels de Roosevelt, le Président des Etats-Unis est entouré par « six autres collaborateurs secrets » qui ont été choisis à cause de leur « passion pour l'anonymat ». Ces six personnalités aident, entre autres, le Président à préparer ses messages au Congrès et lui fournissent rapidement, à l'occasion, les renseignements dont il a besoin.

Toutes les fois que le président Roosevelt désire une information quelconque, il téléphone aux « Six » au département d'Etat et l'un d'eux accourt aussitôt avec les détails demandés.

Le plus jeune des « six » est Eugène Casey. Agé de 37 ans, il porte le titre officiel de « conseiller agricole » du Président, mais remplit en fait les fonctions les plus variées. Fils d'un plombier, Casey commença sa vie comme vendeur de journaux. Il économisa assez d'argent pour se lancer dans quelques entreprises durant la crise de 1930.

Le second des « six » est David Niles. Son nom n'est jamais mentionné dans la presse ou à la radio. Il jouit cependant d'une influence considérable dans tous les milieux.

Le troisième est Lauchlin Currie, un Canadien aux cheveux roux, qui garde le Président en contact permanent avec les affaires de Chine. Currie s'y rendit l'année dernière en mission spéciale...

Le quatrième est Lowell Mellet. Il assiste à toutes les conférences de presse du Président. Certains l'appellent « l'homme le plus dangereux de Washington » et d'autres « l'un des hommes les plus importants d'Amérique ». En 1937, il était rédacteur en chef d'un grand quotidien américain et touchait 5.000 dollars d'appointements.

Le cinquième est Wayne Coy, descendant d'un émigré irlandais. Il a eu une carrière des plus mouvementées avant d'être introduit par Harry Hopkins auprès du Président.

Le sixième personnage mystérieux est William McReynolds. Il a à son actif 40 années de service administratif. C'est le doyen des « six ». Il obtint la confiance du Président en simplifiant les procédures administratives pour la durée de la guerre.

Ces six hommes mystérieux, dont on n'entend jamais parler, détiennent en fait des pouvoirs étendus et jouent un rôle prépondérant dans la conduite de la guerre.

BRONTE OCCUPÉE

La ville de Bronte qui se trouve au pied de l'Etna a été occupée il y a quelques jours par les forces de la Huitième Armée. Sait-on que l'amiral Nelson avait été nommé duc de Bronte, à la suite des signalés services qu'il avait rendus au peuple italien durant les guerres de coalition contre Napoléon ? En ce temps-là, les Français étaient conquérants de l'Europe. L'Italie, incapable de leur tenir tête, s'était adossée à la mer et s'appuyait sur la puissance maritime anglaise dont les frégates sillonnaient librement le « Mare Nostrum ». L'amiral britannique était lié d'amitié avec la famille royale italienne qui s'était réfugiée en Sicile, à Palerme. Aujourd'hui, près d'un siècle et demi après, les Anglais sont de nouveau aux portes maritimes de l'Italie, en libérateurs. Mais les données de la situation sont quelque peu différentes. C'est l'Allemand dont il faut débarrasser le peuple italien.

En marge de la crise italienne

QUI SUCCEDERAIT A BADOGLIO ?

Trois semaines après la démission de Mussolini et la formation du cabinet Badoglio, les « affaires italiennes » sont restées au même point.

Un moment, on avait espéré que le bon sens du maréchal et de ses collaborateurs, les terribles leçons de Sicile et des raids sur Rome et les grandes villes de la péninsule, le désir d'en finir d'un peuple plus apte aux travaux de la paix qu'à ceux de la guerre, tout cela finirait par décider le gouvernement italien à jeter bas les armes. Mais il en a été autrement. Est-ce à dire que l'Italie est décidée à aller jusqu'au bout et que le maréchal Badoglio continuera à imposer sa politique au peuple italien ? On est fondé à en douter — surtout lorsqu'on se rappelle que le fracas de l'effondrement fasciste a réveillé des partis qui depuis longtemps s'étaient résignés à un demi-sommeil politique.

A droite comme à gauche, Badoglio a des adversaires. A droite comme à gauche, il se produit actuellement un regroupement des politiciens que le fascisme avait dispersés et qui sont désormais plus ou moins admis à l'action.

Les adversaires du gouvernement Badoglio doivent être classés en deux groupes nettement opposés : ceux qui lui reprochent d'avoir renversé trop brusquement le fascisme et de faire glisser l'Italie vers le libéralisme et ceux qui lui reprochent de ne pas être assez fidèle aux principes démocratiques — en maintenant les restrictions sur l'expression de la pensée et surtout en poursuivant la guerre aux côtés de l'Allemagne hitlérienne.

LES HOMMES DE DROITE

Parmi les premiers se situent des partisans de la Maison de Savoie, l'état-major, les fascistes repentis. Quelle chance ont les candidats de ce parti de remplacer Badoglio ? Quels sont ces candidats ?

Les hommes de l'extrême droite italienne sont très âgés ou trop discrédités.

Il y a tout d'abord le **comte de Turin**, cousin du roi Victor-Emmanuel, qui passe pour être un libéral et qui a récemment harangué la foule dans la cour de son palais, à Milan, après la chute de Mussolini. Il a aujourd'hui 73 ans et ne jouit pas de la confiance du roi, qui craint de trouver en lui un concurrent à la Couronne.



Dino Grandi

Le grand amiral **Don Paolo Thaon di Revel**, chef d'état-major de la Marine durant la guerre mondiale, que Badoglio vient de nommer président du Sénat. Il est lui aussi trop âgé pour être avancé comme candidat à la succession de Badoglio : il a 84 ans. Il fut ministre de la Marine dans le premier cabinet Mussolini, en 1922.

Les anciens chefs fascistes, tels que **Grandi, Ciano, Federzoni,** sont considérés comme trop dangereux par la maison royale qui craint qu'un retour offensif du fascisme ne balaye la Couronne.

CEUX DE GAUCHE

Mais c'est surtout à gauche, parmi ceux qui sont mécontents de la continuation de la guerre aux côtés de Hitler et du peu d'énergie dont fait preuve le gouvernement Badoglio dans la mise en jugement de tous les chefs fascistes et de leurs complices, qu'il faut chercher les hommes qui pourront prendre et garder le pouvoir en Italie.



L'ancien ministre Nitti s'est depuis trop longtemps éloigné de la vie politique italienne pour être un successeur possible de Badoglio.

On a avancé le nom du **maréchal Caviglia**, âgé de 81 ans, le « général rouge » comme on l'appelait autrefois à cause de sa bonhomie démocratique, mais il semble qu'il faille l'écarter, car il ne songe probablement pas à se mêler de politique.

Le philosophe **Benedetto Croce**, le fameux auteur du « Catéchisme esthétique » qui vient récemment de reprocher au gouvernement de ne pas restaurer assez vite les libertés individuelles, pourrait appuyer un gouvernement plus démocratique. Toutefois, il ne voudrait pas, selon toute vraisemblance, le présider.

L'ancien Premier Ministre **Ivanoe Bonomi**, socialiste modéré que avait fait paraître quelques numéros de l'ancien journal « Il Mondo », organe des démocrates. Ces numéros furent saisis par la police de Badoglio dans les premiers jours qui suivirent la chute de Mussolini. Bonomi pourrait fort bien succéder au maréchal pour conclure une paix honorable avec les Alliés. Son attitude après la chute du fascisme prouve bien qu'il entend jouer un rôle actif dans la liquidation des derniers fanatiques de celui-ci.

Quant à l'ancien ministre **Nitti**, actuellement à l'étranger, il est trop éloigné de la vie politique active pour que l'on puisse songer à lui comme successeur possible de Badoglio.

Le **comte Carlo Sforza**, chef du mouvement des Italiens Libres, ancien ministre des Affaires Etrangères dans le dernier cabinet de Gioletti, lui aussi à l'étranger depuis longtemps, ne sera en mesure de jouer de nouveau un rôle actif qu'après la guerre, lorsqu'il pourra rentrer en Italie. Il est possible que Croce, s'il venait à présider un nouveau gouvernement, fasse appel à lui comme ministre des Affaires Etrangères.

D'aucuns ont prononcé le nom d'**Orlando**, le signataire de la paix en 1919. Mais le grand âge de « l'homme de la victoire » lui interdit toute activité politique.

Parmi les hommes de l'extrême gauche qui — aux dires de certains — seront appelés à jouer un rôle en Italie se trouvent **Ercoli**, ancien représentant italien à l'Internationale communiste, **Pietro Nenni**, ancien secrétaire du parti socialiste, aujourd'hui interné en Italie même et non encore libéré par Badoglio, **Emilio Lusso**, de l'Exécutif de « Giustizia e Libertà ».

STALINE, l'homme d'acier



Joseph Vissarionovitch Djougachvelli est né en Géorgie le 21 décembre 1879, de père savetier.

Fréquente le séminaire de Tiflis, mais est gagné par les idées révolutionnaires.

Est exilé en Sibérie.

A l'heure de la révolution, il en revient et adopte le nom de Staline (homme d'acier).

Avec Vorochilov, fait preuve d'un véritable génie militaire et s'empare de Tzaritzyne (Stalingrad).

Après la mort de Lénine, écarte Trotski et prend le pouvoir. En 1927, exerce un contrôle absolu sur le parti dont il est le secrétaire général.

Excellent joueur d'échecs, grand admirateur de Pierre le Grand, est aussi ami et fervent lecteur de Gorki. Aime le thé, la pipe. A deux enfants.

Avec la guerre de Finlande, bluffe le monde en faisant croire que l'Armée Rouge est mal armée et mal commandée.

Aujourd'hui, Staline, grand maréchal de l'U.R.S.S., commandant suprême de l'Union, donne une leçon de haute stratégie au «Caporal Hitler».

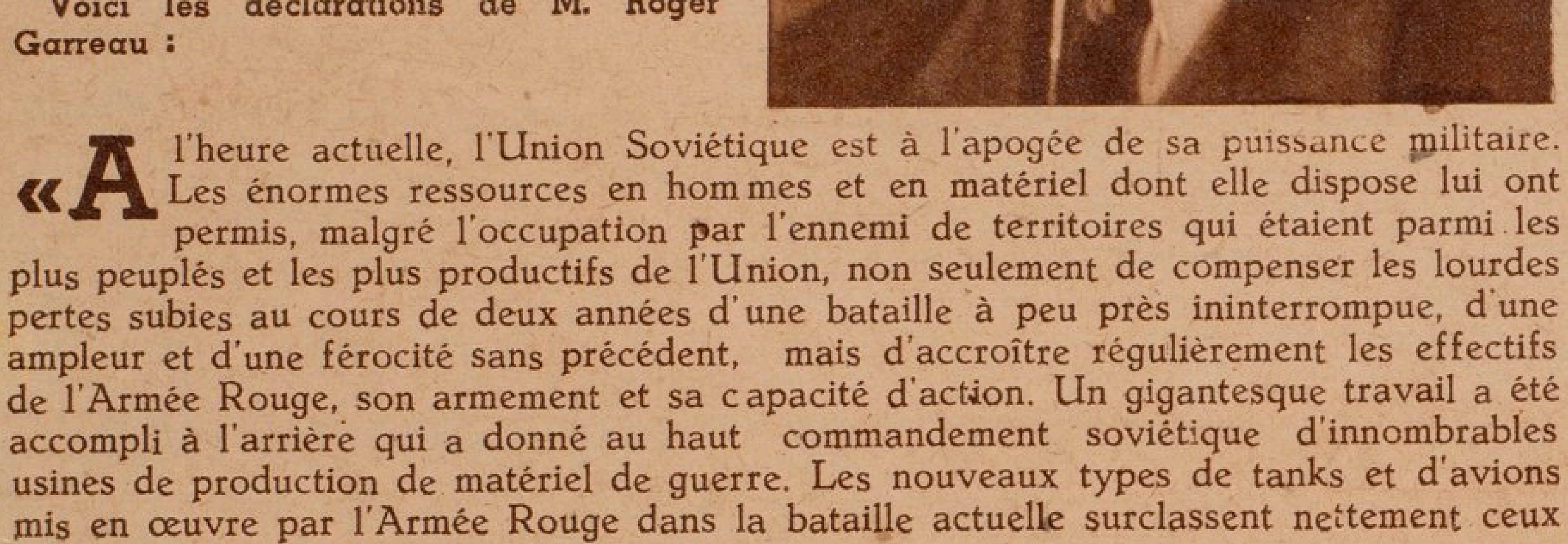
RETOUR DE L'U.R.S.S.

I - Hitler a préparé sa propre abdication

déclare M. ROGER GARREAU

M. Roger Garreau, ministre plénipotentiaire de France en Russie, vient de passer quelques jours au Caire, en route pour Alger où il va prendre contact avec le général de Gaulle et les membres du Comité Français de Libération Nationale. Occupant un des postes d'observation les plus importants de cette guerre, du fait de ses fonctions diplomatiques en U.R.S.S., M. Garreau a bien voulu nous faire d'intéressantes déclarations sur l'Union Soviétique. Au moment où, dans le monde entier, la situation politique et militaire évolue avec une rapidité dramatique, les hommes d'Etat doivent, plus que jamais, faire preuve de vigilance et se pénétrer de leurs nouvelles responsabilités. Les manœuvres de l'Axe pour échapper à son destin n'échoueront totalement que si le front commun des Nations Unies, cimenté dans la guerre, demeurera aussi solide dans la liquidation de la guerre et la construction de la paix. Comme le laisse entendre le clair exposé du diplomate français, le jour est venu de regarder en face les réalités de cette situation.

Voici les déclarations de M. Roger Garreau :



« A l'heure actuelle, l'Union Soviétique est à l'apogée de sa puissance militaire. Les énormes ressources en hommes et en matériel dont elle dispose lui ont permis, malgré l'occupation par l'ennemi de territoires qui étaient parmi les plus peuplés et les plus productifs de l'Union, non seulement de compenser les lourdes pertes subies au cours de deux années d'une bataille à peu près ininterrompue, d'une ampleur et d'une férocité sans précédent, mais d'accroître régulièrement les effectifs de l'Armée Rouge, son armement et sa capacité d'action. Un gigantesque travail a été accompli à l'arrière qui a donné au haut commandement soviétique d'innombrables usines de production de matériel de guerre. Les nouveaux types de tanks et d'avions mis en œuvre par l'Armée Rouge dans la bataille actuelle surclassent nettement ceux de l'armée ennemie. Nos pilotes du groupe « Normandie » ont été enthousiasmés par la perfection des chasseurs « Yaks » de fabrication entièrement soviétique, qui leur ont permis d'abattre en quelques semaines plus de 40 appareils nazis.

« En même temps, le réseau des voies de communications ferroviaires a été considérablement amélioré, et les gains de terrain obtenus depuis le début de l'hiver dernier avaient rendu à l'Armée Rouge l'usage de lignes de rocade et d'approvisionnement qui facilitaient ses mouvements et les vastes opérations offensives en cours.

DÉMORALISATION PROFONDE

« L'inquiétude qui régnait l'été et l'automne derniers quant à l'issue de la terrible bataille défensive qui se termina pour les Allemands par la catastrophe de Stalingrad a fait place aujourd'hui à une sérénité et à une confiance joyeuses, fondées sur la constatation d'un affaiblissement matériel et moral irrémédiable de la Wehrmacht. Il ne s'agit plus de savoir si l'Allemagne peut être battue, mais combien de temps encore pourra durer sa résistance. Certes, les forces allemandes continuent à lutter farouchement, mais l'interrogatoire des prisonniers dénote une profonde démoralisation et comme une indifférence fataliste à l'égard du désastre final que tous considèrent maintenant inévitable. La propagande exercée depuis quelque temps par le Comité de l'Allemagne Libre, constitué à Moscou sous la présidence de l'écrivain Erich Weinert, secondé par le major comte von Einsiedeln, petit-fils de Bismarck, dans les camps de prisonniers, obtient des succès significatifs.

« Quant à l'offensive en cours, dont les succès initiaux ont été foudroyants et ont fait tomber en quelques jours le grand saillant d'Orel, que les Allemands avaient transformé en une forteresse réputée imprenable, elle se développe avec une rapidité qui permet de prévoir, à brève échéance, un repli général des forces allemandes sur la ligne du Dniepr.

INUTILES MANŒUVRES

« Mais les opérations militaires ne sont plus aujourd'hui qu'un des facteurs de la situation générale. Les puissances de l'Axe, conscientes de l'inutilité de poursuivre une guerre sans issue, cherchent maintenant le salut dans les manœuvres diplomatiques qui apparaissent déjà au grand jour. Il est évident que Benito Mussolini ne s'est retiré que parce que le gouvernement du Reich avait jugé utile de l'éliminer, afin de substituer en Italie à un pouvoir fasciste qui ne pouvait traiter des conditions de paix avec les gouvernements des Nations Unies, le nouveau gouvernement du maréchal Badoglio. Ce gouvernement fantoche a pour mission d'obtenir pour l'Italie une capitulation, dont les conditions modérées pourraient constituer un précédent en faveur de l'Allemagne elle-même.

« Sur ce plan, les conférences décisives qui sont en cours au grand quartier général de Hitler peuvent nous apporter dans les prochains jours de grandes surprises. Il est permis de prévoir que, en sacrifiant au préalable son associé Mussolini, Hitler a préparé sa propre abdication afin de laisser à un nouveau gouvernement allemand le soin de sauver ce qui peut être sauvé du Reich avant qu'il ne soit trop tard, c'est-à-dire avant que la destruction totale de la puissance militaire allemande sur le front oriental ait ouvert l'Allemagne à la ruée vengeresse de tous les peuples si cruellement opprimés et torturés depuis plusieurs années. »

II - Les Russes sont satisfaits du cours des événements

nous dit un diplomate français

Revenu de Russie il y a quelques jours, ce jeune diplomate français, plein de talent et de curiosité, nous a donné en quelques instants le fruit de ses observations en Russie. Particulièrement bien placé pour tout voir, il a retenu une foule de détails que nous rapportons à nos lecteurs, sûrs de l'intérêt qu'ils vont susciter. Nos lecteurs ne se lasseront pas d'entendre des nouvelles fraîches de ce peuple qui a étonné le monde par son endurance et son farouche courage.

LES PRIVATIONS DES CIVILS

C'est en privant durement sa population civile que Staline a pu nourrir son armée. Les diplomates jouissent d'un régime de faveur relative, mais leurs rations sont tout de même très maigres. Et pour le peuple, la vie est un problème constant. J'ai eu l'occasion de rencontrer des réfugiés de Léningrad, et ils m'ont appris des choses terrifiantes sur le siège. L'on mangeait la colle des affiches dissoute dans de l'eau, parce qu'elle contient de la farine, l'on résistait par des miracles de ténacité, malgré l'artillerie qui tonnait toute la journée, bien plus terrible que les raids aériens.

500.000 personnes seraient mortes de faim à Léningrad.

A Moscou, j'ai entendu des petits enfants qui jouaient dans une cour à un jeu d'illusions : ils se racontaient entre eux ce qu'ils aimeraient manger. Une petite fille dit qu'elle avait mangé un « pirog », gâteau salé que l'on trempe dans la soupe. Et tous les enfants de s'indigner, de la traiter de voleuse ou de menteuse. L'affaire fut si grave qu'il fallut appeler la maman de la petite fille en témoignage de sa bonne foi !

Mais la situation actuelle de la Russie est excellente, elle ne pourra que s'améliorer.

LES RUSSES VAINCRONT

L'offensive du printemps de Hitler a lamentablement échoué. Et il serait faux de croire que les Allemands n'en attendaient pas de résultat décisif. L'on a trouvé sur les prisonniers allemands des papiers qui portaient : « Demain Byelgorod, dans huit jours Moscou, dans un mois toute la Russie. » Ils ont attaqué sur un front très étroit, avec plus de 6.000 tanks, et espéraient obtenir des résultats foudroyants. Mais, par un hasard miraculeux, ils sont tombés sur une partie du front qui était défendue par des troupes d'élite commandées par un général jeune et fougueux, Rokossovsky, le défenseur de Stalingrad. C'est une des grandes figures de la Russie, ce général d'origine polonaise qui a su porter la résistance de ses hommes à un degré insurpassable.

J'ai lu dans la presse étrangère qui parvenait à Moscou que l'on attribuait la direction des opérations à Timochenko. C'est une erreur qui ferait sourire un Russe qui s'occupe des affaires militaires de son pays. Timochenko n'a plus qu'un commandement réduit dans le nord. Cela est dû en partie à des fautes commises, et aussi à l'abandon du système de commandement adopté au début des opérations.

L'on avait divisé le front en trois secteurs : celui du nord commandé par Vorochilov, celui du centre par Timochenko, celui d'Ukraine par Boudienny. Le mot d'ordre de la résistance était Léningrad, Moscou, Odessa. Mais le front d'Ukraine céda, et il fallut reculer jusqu'à Rostov qui fut reprise en hiver. L'on écarta Boudienny, et, en 1942, c'est Timochenko qui dirige les opérations dans le sud, avec le mot d'ordre Voronezh, Stalingrad, Rostov. De nouveau l'on céda à Rostov et les Allemands se précipitèrent dans le Kouban, croyant avoir surpris la clé de la Russie. Mais la résistance de Stalingrad transforma cette victoire en une dangereuse aventure que les Russes exploitèrent, portant aux Allemands des coups qui ruinèrent leur suprématie militaire.

L'on changea alors le système du commandement militaire. Au lieu des immenses corps d'armée où la liaison est difficile — et la liaison demeure, malgré les réformes, défectueuse en Russie — l'on substitua le système de l'indépendance des généraux de corps d'armée et même des généraux de division, hommes jeunes, de trente à trente-cinq ans, dont l'initiative s'est manifestée avec un bonheur extrême. C'est Zhukhov qui est le chef de l'état-major, et Staline qui assume les fonctions de généralissime. Je dois reconnaître que ses qualités de métier se sont révélées étonnantes ; il s'est occupé lui-même des opérations avec une compétence militaire parfaite, dans l'assaut de sa ville, Stalingrad. J'ai survolé Stalingrad. Il n'y reste rien que des pans de murs et le tracé des maisons, comme dans une ville morte.

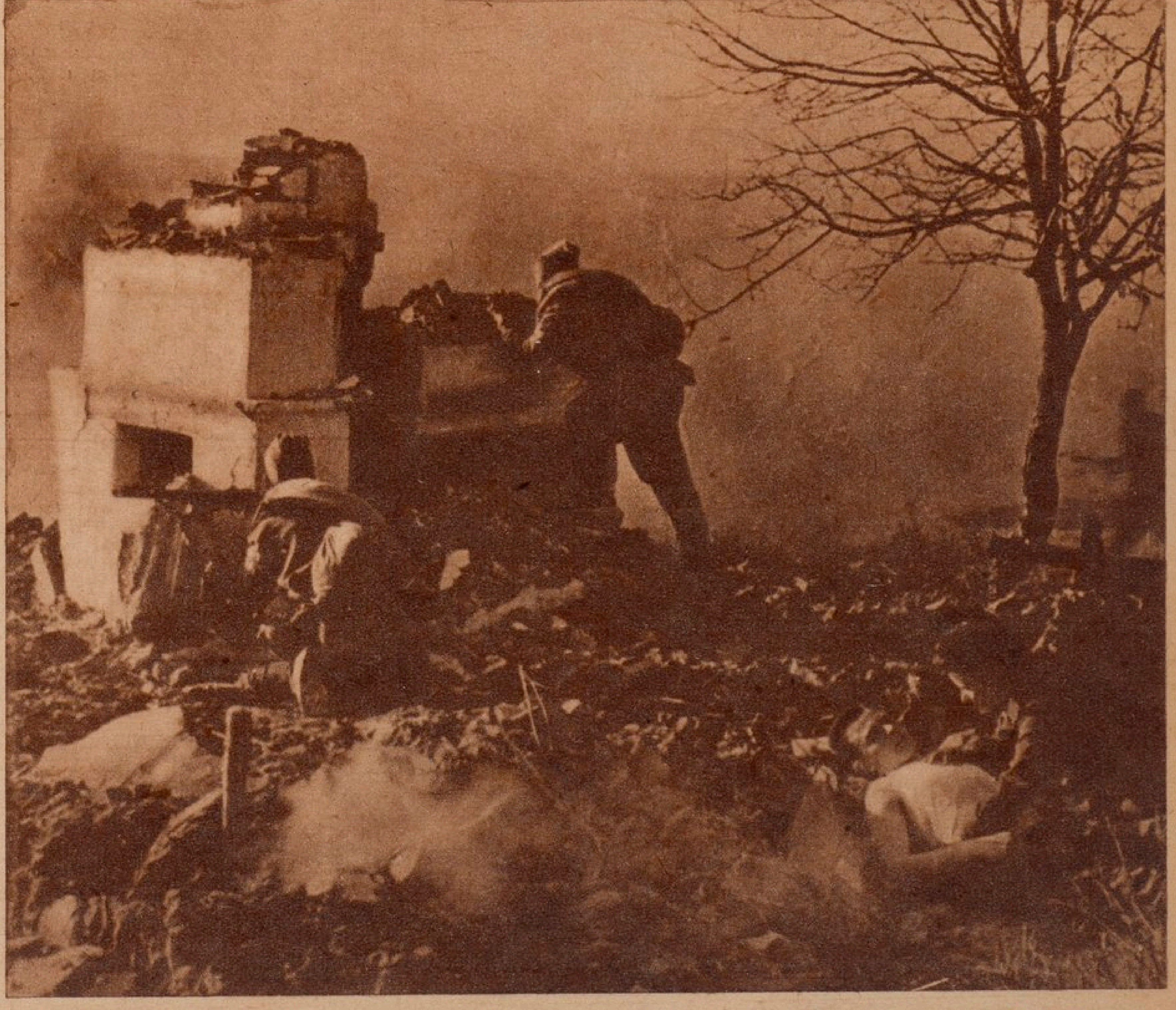
Aujourd'hui, les Russes dominent leur adversaire, et la victoire d'Orel est significative à cet égard. Les 12 salves de 120 canons tirées à son occasion à Moscou démontrent que les Russes, qui ne sont pas très exubérants à l'ordinaire, sont satisfaits du cours des événements. Nous avions l'impression que l'issue de la guerre est proche et qu'elle sera décidée quand les chefs décideront de lancer l'offensive générale.

LA PRODUCTION DES ARMES

Certains observateurs étrangers estiment que la production en armes de la Russie est aussi grande que celle des usines américaines. Certaines de leurs armes sont inconnues des Allemands, en particulier le canon antiaérien Katouchka, dont les obus, en explosant, projettent d'autres balles, qui explosent à leur tour. L'on a dit que ce canon est cause de l'efficacité du barrage antiaérien de Stalingrad. Les chars et les avions sont excellents, en particulier le « Yak », avion de chasse dont certains pilotes du groupe « Normandie » m'ont fait l'éloge.

LES FRANÇAIS A L'HONNEUR

Ces pilotes du groupe « Normandie » ont reçu l'accueil chaleureux que l'on réserve à tous les Français en U.R.S.S. Ils se sont battus au centre même des opérations



Des fantassins rouges s'apprêtant à attaquer une gare dans la vallée du Kouban.

de ces derniers jours avec un tel courage que cinq d'entre eux ont reçu une décoration très importante de l'Armée Rouge.

Ils jouissent d'une grande popularité dans la « Pravda » et l'« Izvestia » ; ils ont été interviewés dans la presse et à la radio. Le Kolkhose (ferme communiste) de Kiergisi les a invités à venir lui rendre visite après la guerre. Ils ont été félicités personnellement par le général Gromoff, commandant des forces aériennes, et à un meeting organisé en leur honneur, ils ont été applaudis cinq minutes sans interruption — ce qui est beaucoup si l'on songe que Staline n'est applaudi que quinze minutes, quand il apparaît !

La France est très aimée, et l'on contribue à la faire connaître en traduisant des livres français. La « Chanson de Roland », avec une préface d'Ilya Ehrenburg, un livre d'Aragon, viennent de paraître. Jean-Richard Bloch qui est là-bas vient de publier un roman intitulé « Toulon ».

JE N'AI PAS CONNU STALINE

Je n'ai pu connaître Staline. Il est encore impossible, pour la plupart des diplomates étrangers, de s'approcher du grand chef qui s'enveloppe dans le mystère de son activité. Je n'ai parlé qu'à Lozovsky, le secrétaire aux Affaires Etrangères, qui s'occupe de l'Information. Il fait figure d'ancien bolchevique, enfant gâté du régime. Seul parmi tous les chefs, il laisse ses cheveux en désordre, ne prend pas soin de sa tenue, tandis que pour les autres fonctionnaires, des vêtements impeccables sont de rigueur. Quand il paraît, il parle très peu. Tout ce que j'ai vu de lui pendant de longs mois, ce sont des sourires minces et compassés qu'il vous adresse au cours de la conversation. Je suppose que la sténo qui est présente doit en retenir la longueur des pauses et la nuance de ses sourires.

Un autre personnage célèbre à Moscou, c'est le général comte Ignatief, qui a été page de l'impératrice, puis attaché militaire à Paris avant la Grande Guerre. Il eut une jeunesse dissipée, goûtant à tous les plaisirs, fréquentant le grand monde. Seul, à l'ambassade de Paris, il se distingua en soutenant le nouveau régime soviétique. Aujourd'hui, dans sa noble vieillesse, il fait des cours dans une école militaire de Moscou. Avec ses cheveux blancs, dans son bureau, à côté du portrait de Staline, figure celui du général Joffre et d'une danseuse qu'il a connue dans sa jeunesse.

Il y a aussi Weinert, le président du mouvement de l'Allemagne Libre. C'est un poète de sentiments sincères, qui est parvenu à rallier plus de dix mille adhésions parmi les Allemands qui l'entourent. Il semble que sa parole humaine soit entendue avec beaucoup de bienveillance.

LE PLUS GRAND FILM DE GUERRE

Le film de Stalingrad est le plus grand film de guerre que j'aie jamais vu. Jamais on n'a moins essayé de remplir la trame du film, de scènes montées ou fausses. Toutes les photos sont absolument vraies. Pour s'assurer de sa sincérité, il suffit de rappeler que 80 % des cinéastes qui ont filmé Stalingrad sont morts là-bas. Des moments émouvants surgissent bien que l'on ait essayé de supprimer toute emphase. Quand l'armée qui venait relever Stalingrad pénètre, et quand les hommes s'embrassent, bien que l'on glisse sur ce passage, l'on sent le grandiose.

Il y a 45 théâtres à Moscou, qui jouent tous les soirs. Pour avoir une place, quand l'on n'est pas du corps diplomatique, il faut attendre trois jours. Les pièces sont parfois excellentes, comme « Les carillons du Kremlin » où l'on voit sur la scène Staline, Lénine et un couple de Russes Blancs qui sont terrifiés du sort qui leur est réservé à l'arrivée du communisme et sont étonnés par son humanité.

L'action d'une autre « Au nom de la vie » se passe en France occupée. Quant à l'Opéra, l'on y joue les pièces classiques, telles que la « Traviata », la « Tosca » et « Aïda », quand on se serait attendu à des œuvres plus modernes.

LA VACHE DU PAYSAN HURLAIT

Les vertus morales de la nation sont constamment encouragées par des slogans tels que « Famille, Honneur, Patrie ». L'on a rendu aux uniformes des officiers les épaulettes, pour renforcer leur sens de la dignité.

En définitive, il y a chez tout le monde une détermination absolue, une haine réelle du fascisme et des Allemands. Les atrocités commises par les nazis sont innombrables. Elles ont blessé les sentiments de tous les Russes qui, sans exception, ont perdu un père ou un frère dans la guerre. J'entendais récemment ce cri d'un paysan, qui revenait de son village où l'on avait tué son enfant et sa vache : « Ils ont tué, égorgé mon enfant et ma vache. Et ma vache criait, criait, quand on l'égorgeait, car elle avait mal ! » Remarque bien naturelle d'un paysan, touché dans son amour et son intérêt à la fois !



Ci-dessus : un groupe de soldats soviétiques courant à l'assaut dans une plaine du Kouban.

Le général Rokossovsky qui commande les armées soviétiques sur le front d'Orel et de Byelgorod. C'est un des meilleurs spécialistes russes de la guerre offensive.



QUAND L'ALLEMAND JUGE LE RUSSE

IVAN vu par Fritz

Le soldat russe est, sans conteste, une des causes principales de l'échec des plans de conquête de l'Allemagne. Sans lui, le monde aurait été à la catastrophe comme, sans la Grande-Bretagne qui a résisté aux pires moments de la guerre, la Russie aurait livré une lutte par trop inégale. Que pense l'Allemand de cet adversaire sans lequel ses rêves d'hégémonie auraient eu des chances d'être réalisés ?

•

Les nazis ont souvent et éloquemment parlé du soldat russe dans d'innombrables tirades radiophoniques ou autres où ils lui reconnaissaient, peut-être sans le vouloir expressément, de grandes qualités.

Il faut citer, par exemple, la déclaration du chef d'état-major de la 12ème Armée allemande, laquelle, après neuf mois, parvint finalement à réduire le bastion formidable de Sébastopol. Cet officier décrit en termes exaspérés la résistance opposée par les troupes soviétiques et la façon opiniâtre dont elles défendaient chacune des fortifications de la place forte, comme s'il s'agissait du combat décisif. « Un blockhaus, rapportait-il, était tenu par 30 soldats russes. Nous arrivâmes à proximité de cet ouvrage. Là nous abattîmes un mur et lançâmes une grenade à main. Vingt-cinq des 30 défenseurs furent tués sur le coup. Mais les cinq autres se rendirent-ils ? » La réponse, relevait amèrement l'officier allemand, fut un « non » décidé. Les cinq Russes qui restaient durent être réduits par l'argument des balles.

La fureur des nazis contre une telle conduite n'a d'égale que l'étonnement où les laissent des hommes animés d'un héroïsme aussi total. Comment, se demandent-ils, ces diables de Russes qui se nourrissent de pain noir, de soupe de choux et de thé peuvent-ils combattre avec une telle vitalité et une telle détermination quand tout semble perdu ? Qu'est-ce qui fait d'eux un si formidable adversaire ?

La conduite des soldats russes a irrité au plus haut point la race maîtresse pendant deux années. En juin 1941, une armée soviétique fut cernée et annihilée entre Bialystok et Minsk. Les Allemands en conçurent-ils une joie sans mélange ? Pour être fixés sur ce



Des combats se déroulent sur toute la longueur du front oriental. Les Russes ont jeté quatre têtes de pont sur la rive droite du Donetz. Voici quelques soldats rouges traversant le fleuve.

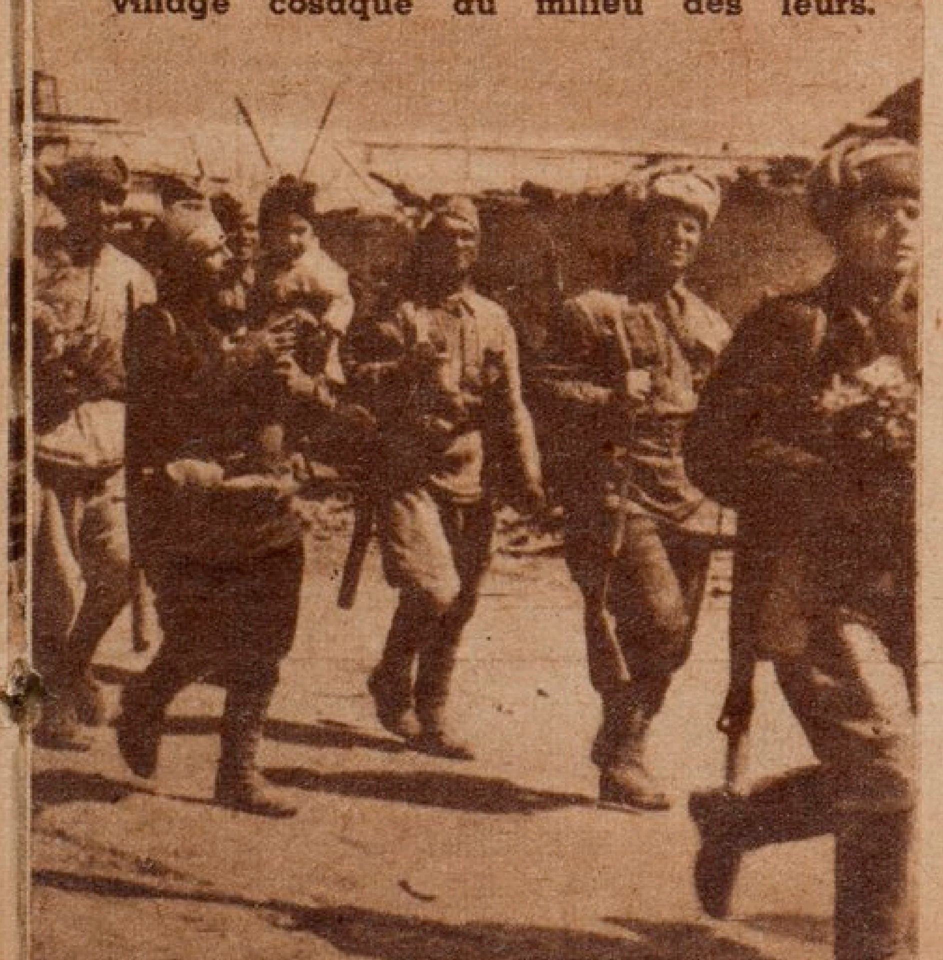
point, lisons ce qu'écrivit à cette époque un analyste militaire autorisé, le colonel Soldan :

« La différence entre le Russe de Tannenberg (1914) et celui de Bialystok et de Minsk (1941), c'est que le premier se rendait lorsqu'il était cerné, tandis que le second combat jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ce n'est pas comme les campagnes de Pologne ou de France. Dans des situations absolument désespérées, les Russes continuent à se battre. A l'exception d'une minorité de soldats, d'ailleurs indifférents, la grande masse des combattants ne se rend jamais. »

Et le colonel Soldan d'ajouter :

« Les Russes furent les premiers à reconnaître et à écrire dans leurs manuels de guerre que les développements modernes ont de nouveau rendu possibles les batailles d'annihilation de 1914 et de 1915. Les Français et les Britanniques tenaient à la théorie de la défense ; les Russes croyaient fermement à l'efficacité de l'offensive. Ainsi il se trouve qu'ici, à l'Est, nous avons affaire à un ennemi dont les doctrines, l'entraînement et l'équipement sont à maints égards semblables aux nôtres. »

Un autre jugement allemand sur le soldat


Heureux retour de soldats rouges dans un village cosaque au milieu des leurs.

soviétique est succinctement exprimé dans un manuel officiel d'entraînement :

« Le Russe tire le maximum de profit de son extraordinaire sens de l'orientation, de sa science du camouflage et de sa détermination à engager le combat. »

Un autre commentateur militaire écrit dans la revue hebdomadaire « Militarwochenblatt » que le soldat russe n'est pas un être normal, mais « quelque chose d'étranger à ce monde », animé d'un « instinct animal très développé, puissant », qui fait de lui un homme « insensible au froid et à la souffrance ». S'il n'en était ainsi, pourquoi le Russe « attaquerait toujours, quelle que soit la supériorité des forces adverses » ? L'Allemand qui est raisonnable sait que l'on ne doit attaquer que si on peut amener à merci les forces ennemies par une supériorité suffisante.

L'activité inlassable du soldat soviétique exaspère les nazis. « Là où il ne semble y avoir aucune perspective d'une action immédiate, il construit une route », tandis que l'Allemand est enclin à la paresse entre les combats. Der Russe montre aussi une ingéniosité, un esprit d'invention peu commun. Il conçut le « cocktail Molotov » en partant d'une bouteille de vodka vide, de la gazoline prise d'un tank détruit, et d'une petite quantité de coton tirée de son propre uniforme. Le résultat en fut une arme fort apte à mettre le feu aux tanks et aux véhicules ennemis. Un commentateur nazi presse ses kameraden « de rester sur leurs gardes afin d'éviter de connaître une mort soudaine. Der Russe peut apparaître n'importe où, comme l'homme invisible, et disparaître d'une manière non moins subite ».

Les caractéristiques russes, de patience infinie et de courage extraordinaire, se manifestèrent de façon parfaite lors de la capture d'une ville au cours de la contre-offensive de l'hiver dernier. Durant plusieurs nuits consécutives l'infanterie soviétique, vêtue de blanc et portant des armes enveloppées de blanc, rampa à travers une vaste plaine déboisée, couverte de neige et parsemée d'avant-postes allemands. Chaque matin, à l'aube, elle se glissait hors des véhicules et se terrait dans la neige. Quand la nuit tombait, elle reprenait sa lente et silencieuse approche vers la ville. Finalement, un jour, au petit matin, l'assaut fut lancé à une courte distance. La surprise fut complète et les Allemands, une fois de plus, connurent la débandade.

Résumant les qualités du combattant soviétique, le capitaine Schott de l'armée allemande a récemment publié les préceptes suivants dans le « Militarwochenblatt ». Adressés au soldat « qui veut survivre en Russie », ces conseils rendent un hommage involontaire aux adversaires soviétiques :

« Le soldat en Russie doit être un chasseur. Le plus grand avantage du bolcheviste sur l'Allemand est son instinct grandement développé et son indifférence à la température et au terrain. L'Allemand doit être capable de marcher à la dérobée et de se faufiler comme un chasseur.

« Le soldat en Russie doit pouvoir improviser. Le bolcheviste est un maître en improvisation. Il jette des bombes de planeurs et sait comment faire un usage du matériel capturé. Nous avons appris de lui comment construire des abris mobiles pour l'hiver, et comment construire des routes avec des troncs d'arbres à travers les marécages.

« Le soldat en Russie doit être constamment en mouvement. Il est difficile qu'un jour passe sans que les Russes, quoique faibles, ne tentent d'exercer une poussée contre nos lignes. Jour après jour, ils essayent d'améliorer leurs positions.

« Le soldat en Russie doit être toujours vigilant. Le Russe attaque pendant la nuit et par temps de brume. Au front l'on doit rester éveillé la nuit et prendre du repos pendant le jour. Mais, en Russie, il y a une très petite différence entre le front et l'arrière, et quiconque repose ses armes à l'est de la vieille frontière du Reich peut le regretter un moment plus tard.

« Le soldat en Russie doit être dur. Les vrais hommes doivent pouvoir combattre aussi bien à 40 degrés de froid que dans les grandes chaleurs tropicales, aussi bien dans la boue jusqu'au genou que sur le sable rocailleux. Les victimes des attaques bolchevistes massives offrent souvent un spectacle devant lequel le jeune soldat doit durcir son cœur. Seuls les hommes qui ne perdent pas leur contrôle ni leurs nerfs quand la mort les menace sont qualifiés pour lutter contre le bolchevisme. »

Telle est l'image du soldat russe décrite par ceux qui sont le mieux placés pour le connaître, autrement dit ses ennemis. Il est fort, agressif, ingénieux, brave et rapide.

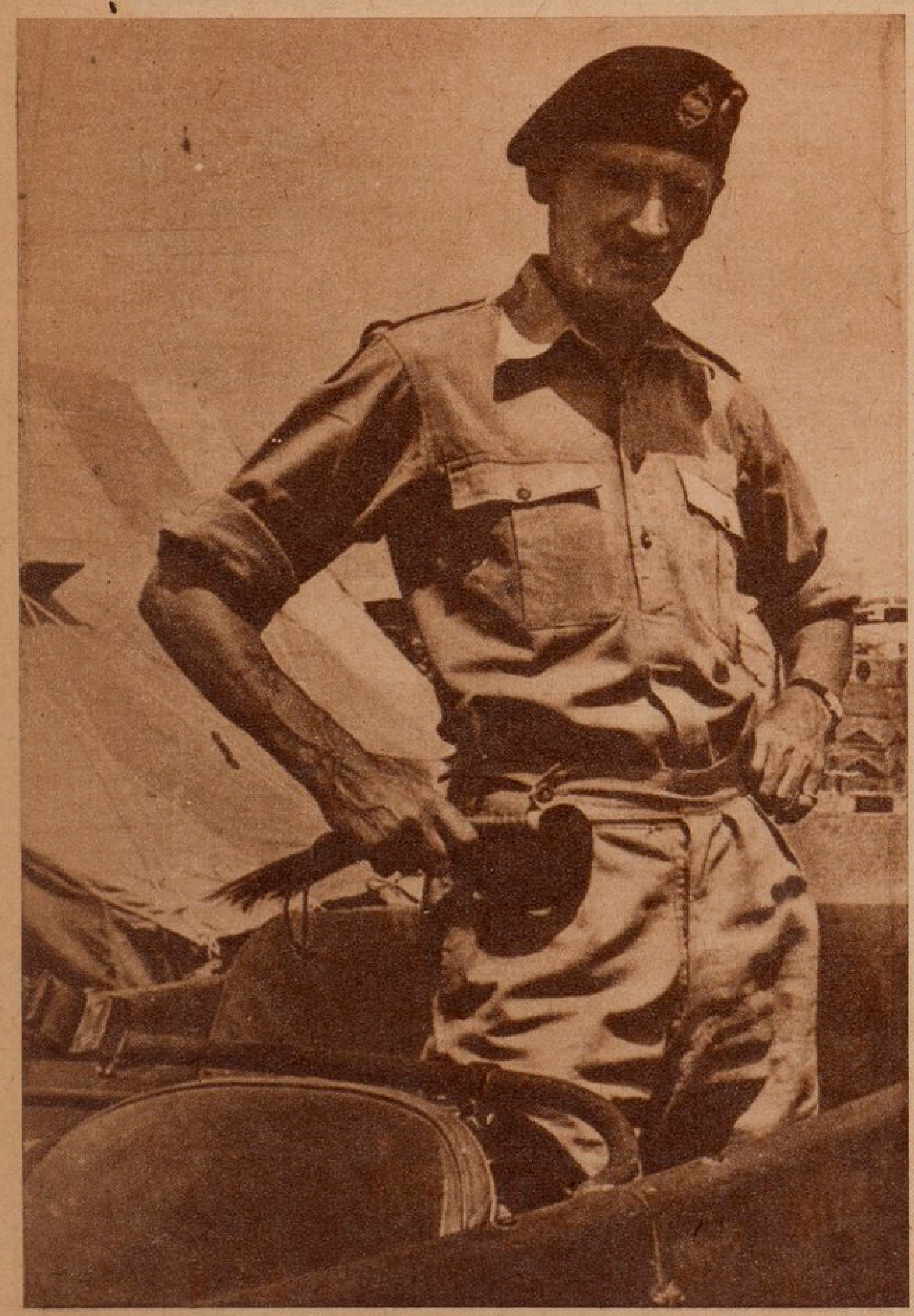


Les armées soviétiques, après avoir pris Orel et Byelgorod, poursuivent leur pression sur les forces nazies. Les flèches en pointillé indiquent les objectifs immédiats des mouvements actuels et celles en blanc traduisent la direction des poussées qu'effectueront vraisemblablement les Russes, en vue de refouler l'ennemi jusqu'à la ligne du Dniepr.

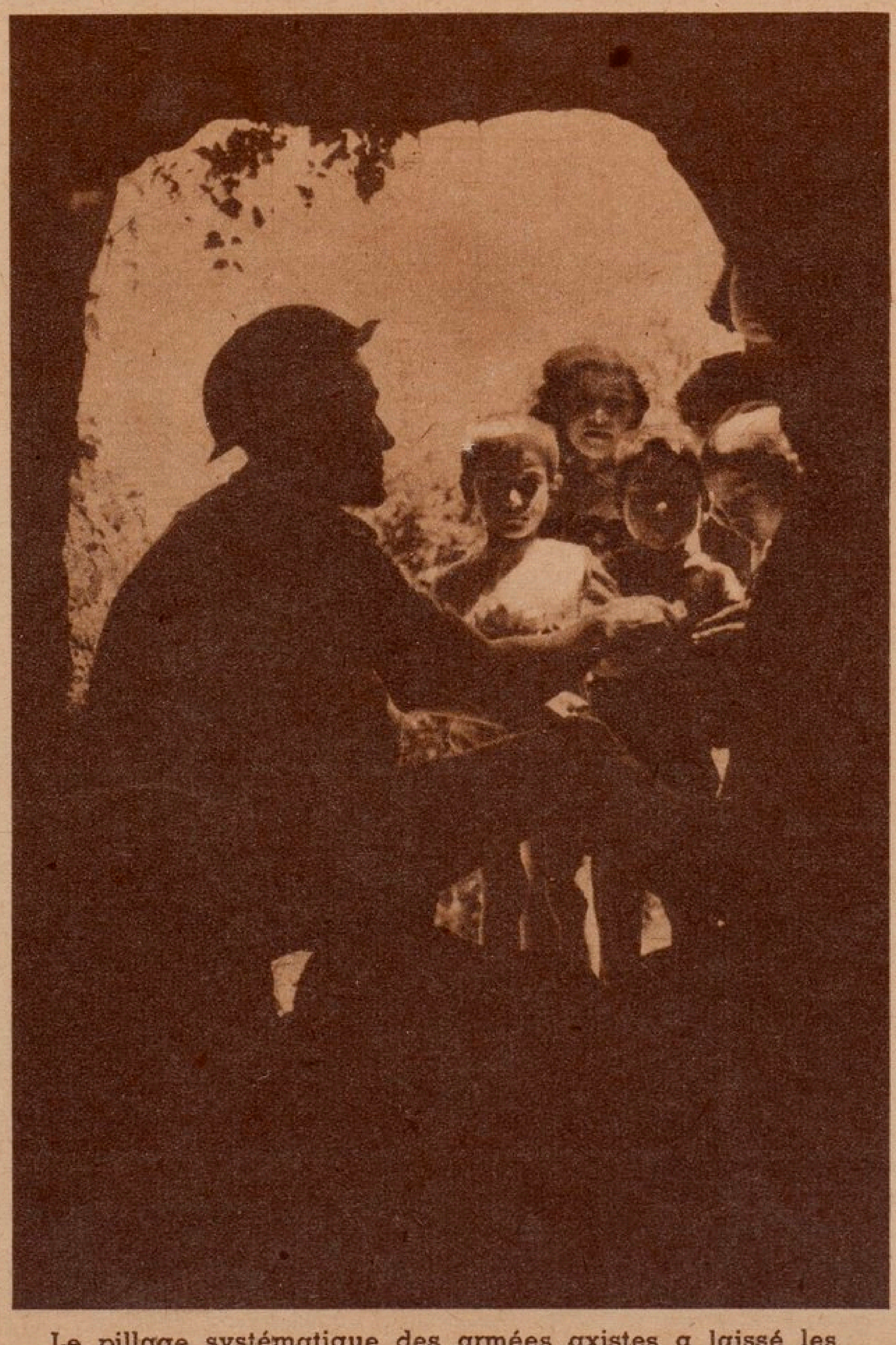
Cette photo dramatique montre des soldats de la Huitième Armée avançant au pas de course, baïonnette au canon, au milieu de cadavres ennemis dans une ville de Sicile.

A LA POURSUITE DE L'ENNEMI EN SICILE

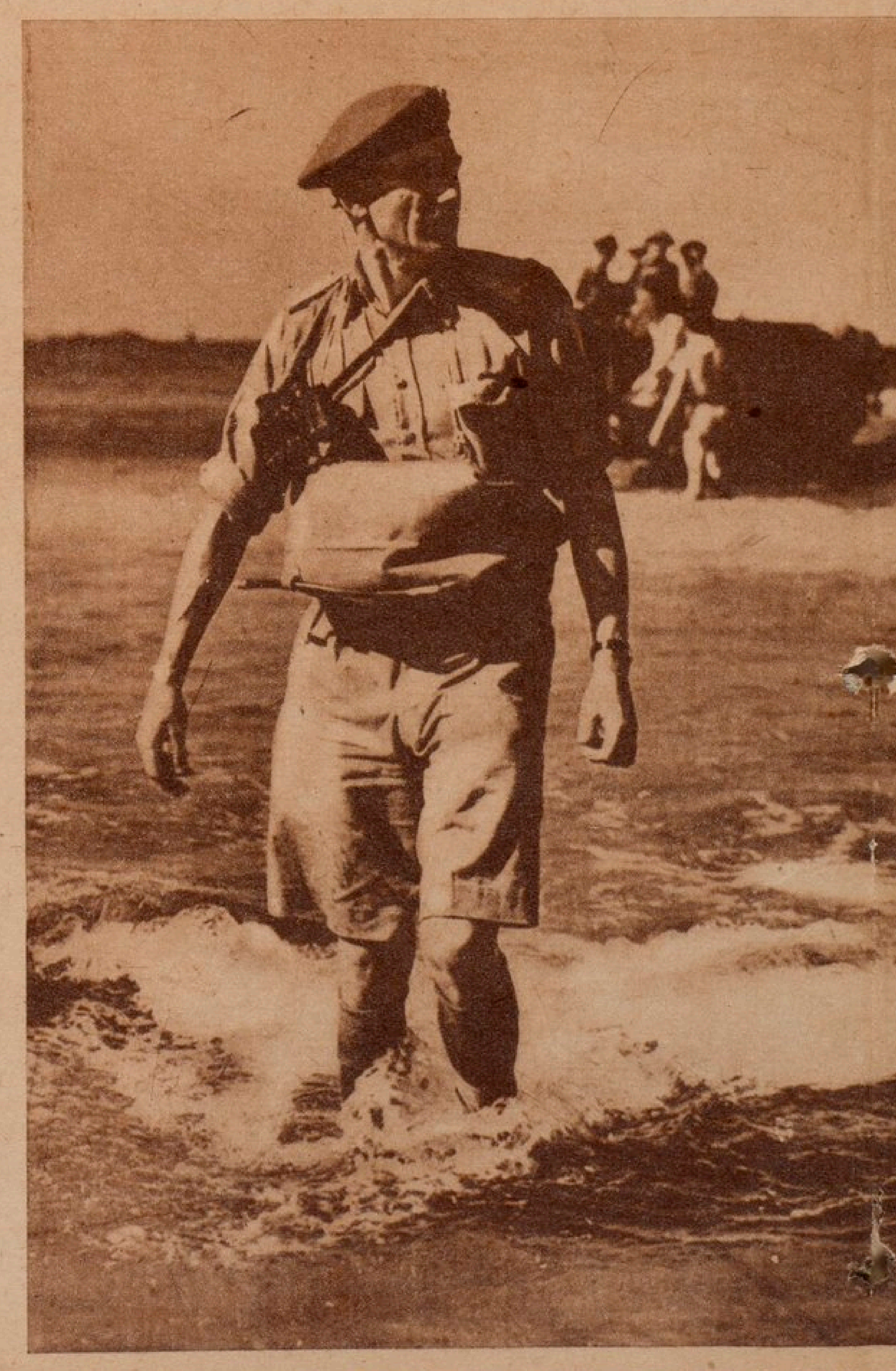
Comme l'a déclaré cette semaine le général Montgomery dans une proclamation à ses hommes, les jours du Boche sont comptés en Sicile. Les combats visant au refoulement des divisions de l'Axe restantes qui occupent maintenant moins d'un cinquième de l'île se sont intensifiés. L'opiniâtreté de la résistance allemande expose les troupes qui tiennent encore à ne plus avoir une voie de retraite. Mais dans leur souci de se sauver, celles-ci laissent derrière elles un abondant matériel. Les Alliés sont maintenant en vue de l'Italie.



Le général Montgomery surpris par l'objectif peu d'instants avant d'adresser une proclamation aux hommes de la VIIIème Armée qui prirent part aux dernières opérations



Le pillage systématique des armées axistes a laissé les populations dans le dénuement complet. Voici un Tommy partageant sa ration avec des enfants réfugiés des villes.



Le major général G.G. Simonds, commandant de la Première Division canadienne, prend pied sur l'île. C'est le plus jeune général de la vaillante armée canadienne.

LA SICILE

n'est pas photogénique

C'est sur son lit d'hôpital que nous avons trouvé Terry Ashwood, cameraman de « Pathé Gazette », où il soigne une jaunisse contractée en Sicile. Grand garçon aux cheveux blonds, au visage long et expressif, il rappelle étrangement Leslie Howard. Il a un regard amusant aujourd'hui que ses pupilles bleues contrastent avec ses yeux jaunes. Il a vraiment la jaunisse !

Premier cameraman rentré de Sicile, il a bien voulu, malgré sa maladie, nous accorder une interview exclusive.



Tour à tour, ces soldats viennent remplir leur gourde à la fontaine publique de la petite ville de Villasmundo. Cette région possède très peu de points d'eau.

« La Sicile ! C'était un voyage de plaisir, un « pleasure cruise », plutôt qu'un départ de bataille. Nous étions sur un gros transport de troupes, faisant partie d'un grand convoi, et nous voyagions sur une mer splendide, prenant des bains de soleil sur le pont.

« J'étais furieux, parce que je n'avais pu m'arranger pour débarquer avec les premiers hommes. J'ai dû attendre deux jours et nous n'avons rien trouvé, tout le long de la traversée, qui pût nous inquiéter ou même nous déranger. Pas une alerte, pas un raid. Avant d'accoster, nous avons aperçu, dans le ciel trois solitaires avions de reconnaissance. J'étais le seul cameraman à bord, à part le commandant de la section des films de l'armée.

LA PLAGE DE SYRACUSE

« Nous fûmes envoyés à l'est, près de Syracuse, sur la plage située au sud du port. Nos troupes avaient si bien maîtrisé la situation dès l'abord, que nous ne rencontrâmes aucune résistance. Les commandos transportés en avion et en planeur, qui avaient pris un si grand risque, avaient su préparer la première descente à terre. Ils avaient capturé le pont qui relie la plage à la ville de Syracuse, par-dessus la rivière longeant la côte, et grâce à eux, les contingents, après avoir accosté, purent prendre pied facilement et consolider leur position.

« Une mer houleuse, un vent de tempête, leur avaient permis de donner le change aux défenseurs de la côte et de troubler leurs observations.

« Nous dûmes marcher à pied, n'ayant pas encore de transport, jusqu'au camp de fantassins à 15 milles au nord ; chacun portait son propre équipement. J'étais chargé de deux caméras, de deux caisses contenant des films et des lentilles et de mon sac de campagne — si lourd que, tombant à terre, je ne pouvais plus me relever. Je regrettais à chaque pas de n'avoir pas l'occasion de faire des prises de vues. La population était excessivement aimable et soulagée de nous voir, bien qu'elle eût subi de lourds bombardements les jours précédents. Et j'ai souvent surpris avec mon appareil des « tommies » qui partageaient leurs rations avec les habitants.

« Pourtant, rares étaient ceux qui s'entendaient avec les civils. S'ils apprennent en quelques jours l'arabe des rues du Caire, l'italien contient pour eux d'insondables mystères !

« Beaucoup d'Italiens avaient repris leurs vêtements de civils et avaient renoncé à la guerre ; d'autres étaient des parachutistes allemands envoyés pour déranger nos communications, et nous interrogions tout le monde, pour découvrir à leur accent s'il s'en cachait parmi eux.

« Mais nous ne nous attardions pas.. Par petits groupes, chacun muni de cartes militaires, prévenus par la radio du navire et les postes de terre de l'avance de nos troupes, nous avancions, espérant arriver bientôt au cœur du combat.

« Le lendemain, nous trouvâmes nos transports et avançâmes jusqu'aux lignes allemandes.



L'infanterie procède au nettoyage d'une ferme aux environs de laquelle l'ennemi a laissé des tireurs d'élite pour couvrir son repli.

LE PONT DE CATANE

« Nous étions à un demi-kilomètre du pont qui commandait l'entrée de Catane, distante de quatre kilomètres, et c'est là que tous les combats eurent lieu. Nous nous étions cachés dans des petits abris que l'on appelle en anglais boîte à pilules, « pill-box », à une distance raisonnable des mitrailleuses de l'ennemi. Si nous risquions un raid vers le pont, nous entendions les balles siffler au-dessus de nous et sentions le danger de près. De nombreuses fois, nos tanks ont essayé de passer, mais ils n'y ont réussi que la nuit, en petit nombre, et certains d'entre eux furent détruits. Il fallait éviter aussi les groupes de « snipers », patrouilles de nuit ennemies, qui se cachaient dans la broussaille et démolissaient, à la mitrailleuse, nos renforts et faisaient sauter les ponts. C'est là le mystère et l'aventure d'un débarquement. La terre étrangère recèle des dangers inconnus qui vous forcent à une attention inquiète et vous permettent aussi de splendides coups de surprise.

« J'ai pu faire quelques bonnes prises de vues là-bas, en pleine action. »

— *N'aviez-vous pas peur de vous exposer ?* demandé-je.

— L'on oublie, dans la chaleur d'une rencontre, d'un « coup » intéressant, le danger des balles qui sifflent sur nos têtes.

— *N'avez-vous pas rencontré d'opérateur allemand qui filmait la même scène que vous ?*

— Je n'en ai jamais vu, mais cela me rappelle un autre incident : celui où des soldats allemands, au désert, m'ont rejoint, me croyant des leurs. Ils n'avaient pas d'armes, elles nous sont défendues comme à tous les correspondants de guerre, et je ne sais pourquoi ils ont « omis » de me prendre, comme mon camarade Noble, qui filmait pour British Movietone. J'ai appris aussi qu'un autre camarade, Bayliss, de Paramount, a été tué au cours de ces dernières opérations. Mais ce sont les risques du métier, et nous ne pouvons y prendre garde.

LES MOUSTIQUES !

« La nuit, nous voyions nos parachutistes partir vers les arrières de l'ennemi pour désorganiser la défense du front.

« L'on nous emmena, au cours de la campagne, en automobile autour des lignes du côté ouest, où « travaillaient » les Américains. Et j'ai vu pour la première fois, sans me lasser de les filmer, des centaines de voitures amphibies, que l'on jette du navire, qui descendent en pleine mer, et qui, arrivées à terre, roulent sans autre formalité.

« Mais ce voyage a manqué d'événements. C'est bon signe pour les plans du commandement, mauvais pour notre métier !

« Après quelques semaines d'attente et de lutte, je voyais que nous allions remporter un succès décisif, mais, hélas ! les moustiques qui pullulent dans la région, malgré les crèmes, les pilules et les moustiquaires dont on nous avait pourvus, m'ont donné, ainsi qu'à plusieurs camarades, la jaunisse que voici. Nous travaillions alors depuis trois jours à élargir la brèche que nous avions ouverte chez l'ennemi. Deux jours après mon départ, la position tombait. C'était là que j'avais vu plus de morts en un seul endroit que dans aucun champ de bataille de cette guerre. Mais nos hommes avaient eu tout le temps une confiance inébranlable : confiance affermie par la vue des avions alliés qui passaient par vagues constantes, toute la journée, dans le ciel.

SOUVENIRS

« Je me souviens qu'en Tunisie, à Sfax, nous sommes entrés dans la ville les premiers, avant les tanks ; nous avons pu surprendre les Allemands se promenant librement dans les rues. J'ai pris des « coups », par exemple, où une voiture blindée anglaise rencontrait une voiture allemande. Les équipages surpris se toisaient du regard, déconcertés, puis prenaient leurs armes et se tiraient face à face. Scènes épiques, durant lesquelles mon bras tremblait maintes fois, quand je tournais la caméra. A Bône, j'ai filmé des combats de rues...

« Mais, en Sicile, j'ai manqué la gloire du coup final et perdu ma chance ! »



Ouvriers siciliens travaillant sur les routes pour permettre aux transports d'accélérer leur avance. Ils n'en paraissent pas mécontents. Ce chemin mènera-t-il à Rome ?



A l'heure du couvre-feu, la police militaire patrouille les rues des villes occupées. Voici un « picket » donnant des instructions à un « carabiniere » qui paraît plein de bonne volonté.

OFFENSIVE VERTICALE SUR L'ALLEMAGNE



La puissance aérienne alliée pulvérise les villes ennemies.

L'auteur de cet article, Francis Vivian Drake, pilote de la dernière guerre et autorité internationale en matière aéronautique, montre, avec chiffres à l'appui, comment, par une offensive gigantesque et soutenue, l'Axe pourrait être mis hors de combat en l'espace de 6 mois.

POIDS DES BOMBES JETEES SUR L'ALLEMAGNE PAR LA R.A.F. DURANT LES 5 DERNIERS MOIS

MARS	5.000 TONNES
AVRIL	10.000 TONNES
MAI	12.500 TONNES
JUIN	12.500 TONNES
JUILLET	15.000 TONNES

Les dernières informations parvenues en Angleterre révèlent d'intéressants détails sur les dégâts causés à l'Allemagne, en 1942, par les avions de bombardement britanniques. Ces renseignements permettent de brosser un tableau complet des effets de l'aviation, employée comme arme offensive primordiale.

Les ravages infligés à l'Allemagne en 1942 sont graves. Et ils ont été provoqués par des effectifs de bombardement très réduits par rapport à la production actuelle des Etats-Unis.

L'an dernier, pas un seul bombardier américain ne survola l'Allemagne. Les appareils de bombardement de la R.A.F. accomplirent toute la besogne — et ces appareils ne constituent que le dixième des effectifs totaux de l'aviation britannique. Celle-ci, afin d'organiser un des rares raids auxquels prirent part un millier d'avions, dut littéralement vider ses hangars ; elle dut même emprunter des avions et des pilotes aux escadrilles de réserve et aux écoles d'entraînement de l'aviation de bombardement. Les faits, maintenant rendus publics, indiquent néanmoins que si la R.A.F. avait pu continuer de tels raids depuis le mois de juin, l'industrie allemande se serait peut-être trouvée paralysée dès Noël. Ils indiquent, quoi qu'il en soit, que l'Allemagne pourrait être mise hors de combat avant Noël prochain à condition que des mesures appropriées soient prises dès maintenant.

L'ASSAUT VERTICAL

Le plan qui consiste à détruire l'Allemagne par les airs n'est pas l'œuvre de stratèges en chambre. Il exprime la conviction d'officiers supérieurs de l'aéronautique et de professionnels qui, chaque nuit, observent l'Allemagne à travers leurs viseurs, analysent les photographies après chaque raid, étudient les rapports du service des renseignements et estiment les dégâts causés.

Sir Arthur T. Harris, chef de la section de bombardement de la R.A.F., a déclaré : « Si je pouvais envoyer mille bombardiers, chaque nuit, au-dessus de l'Allemagne, celle-ci, en automne, ne serait plus en guerre. »

Le général de division aérienne Ira C. Eaker, commandant de la VIIIe force aérienne des Etats-Unis en Grande-Bretagne, a, d'autre part, résumé son opinion ainsi :

« Il y a dans les Iles Britanniques assez d'aérodromes, construits ou en construction, pour recevoir les appareils nécessaires pour anéantir l'Allemagne. En détruisant les usines aéronautiques de l'ennemi, on peut mettre un terme à sa puissance aérienne. En détruisant ses usines d'armements et ses communications, on peut contraindre ses armées à s'arrêter. En détruisant ses chantiers navals, on peut le mettre dans l'impossibilité de construire des sous-marins. Tout ce qui peut être détruit à coups de canon peut être détruit par des bombes. »

Aussi bien Harris qu'Eaker préconisent le nouveau principe militaire de l'assaut vertical, principe basé sur le postulat que la guerre motorisée moderne est gagnée plus facilement par une attaque contre les sources industrielles chargées d'alimenter la ligne de front ennemie. Les chefs de l'aviation croient qu'elle est plus efficace — plus économique et plus rapide en même temps — pour éliminer l'ennemi en le frappant au cœur avec des bombes, plutôt qu'en le frappant aux pieds avec des canons.

Au cours de son attaque verticale contre la Grande-Bretagne, la Luftwaffe commit, dès le début, une erreur qui devait l'empêcher de vaincre. Les nazis, en effet, commencèrent par exposer en plein jour leurs bombardiers lents, relativement désarmés et transportant une faible charge de bombes, aux attaques dévastatrices des chasseurs britanniques. Leurs pertes atteignirent de telles proportions qu'ils ne furent plus, par la suite, en mesure de monter des attaques de nuit massives, d'une envergure décisive.

OFFENSIVE PEU COUTEUSE

La guerre en Russie constitue un exemple frappant de ce que coûte l'attaque latérale. Malgré des millions de victimes, les deux adversaires continuent à se battre sur le même territoire à peu près qu'il y a seize mois. Par ailleurs, le succès allié en Afrique du Nord (et en Sicile) ne peut représenter qu'un premier pas vers les citadelles allemandes. La campagne du sud-ouest du Pacifique a été nécessaire pour faire avorter une offensive japonaise contre l'Australie, mais en tant qu'offensive en soi, cette campagne ne peut être que la première d'une série d'étapes sur la longue route vers Tokio.

Aucun de ces fronts ne peut causer de tort à la production de guerre essentielle de l'ennemi. Le tableau suivant, d'autre part, montre comment la campagne de bombardement verticale de l'Allemagne en 1942, infiniment plus petite et infiniment meilleur marché, a sérieusement affecté déjà la machine de guerre allemande :

Raids contre l'Allemagne	**221**
Tonnage de bombes lâchées sur l'Allemagne	**37.000**
Nombre approximatif d'usines détruites	**2.000**
Nombre approximatif de maisons détruites ou gravement endommagées	**558.000**
Nombre approximatif de personnes évacuées	**750.000**
Proportion approximative de l'industrie de guerre allemande ravagée	**7 %**

Ces dommages ont été causés par une poignée d'hommes — moins nombreux que ceux qui prirent part au raid de commandos de Dieppe. Ils ont opéré avec moins de bombardiers, simultanément, que les Etats-Unis n'en produisent maintenant chaque mois. Si donc ces effectifs restreints ont pu détruire 7 % de l'industrie allemande, que faudrait-il pour multiplier les dommages jusqu'à ce que le Reich ne pût continuer à ravitailler ses lignes de front ?

PARALYSER L'INDUSTRIE ALLEMANDE

Les rapports des services des renseignements révèlent que la destruction de ces 7 % soumet l'industrie allemande à une épreuve terrible, d'autant plus qu'elle est déjà durement mise à contribution par les fronts russes et autres. Les experts estiment qu'avec une proportion de destructions de 40 % — soit un poids de bombes équivalent à 225.000 tonnes — l'Allemagne ne pourrait probablement pas être en mesure de continuer la guerre. Selon certaines autorités militaires britanniques, une proportion de 33 %, ou 180.000 tonnes de bombes, suffiraient.

Les aviateurs vérifient ces constatations d'une autre manière. En tenant compte du fait que la superficie occupée par toutes les industries de guerre allemandes est d'environ 2.500 kilomètres carrés, ils trouvent que les parties cruciales n'occupent qu'environ 1.000 kilomètres carrés. Environ 240 tonnes de bombes explosives et incendiaires démolissent un kilomètre carré. D'où 240.000 tonnes, utilisées au cours de bombardements de nuit par la R.A.F., détruiront la totalité de la zone critique.

Le programme américain de bombardement de jour, avec son degré très élevé de précision, doit, présume-t-on, causer de plus grands dommages à l'industrie ennemie, pour une consommation moindre de bombes, relativement à la R.A.F. Si le plan américain s'avère susceptible d'être mis en application, la quantité de bombes nécessaires pour anéantir l'industrie de guerre allemande pourrait être réduite dans une très grande mesure.

Cependant, comme la méthode américaine n'est applicable que de jour et par bonne visibilité, les bombardiers des Etats-Unis sont gênés par les attaques des chasseurs et ils ne peuvent pénétrer profondément au cœur de l'Allemagne, comme le fait chaque nuit la R.A.F., à moins d'être en nombre suffisant pour franchir les vagues successives de chasseurs allemands.

Il se pourrait que les méthodes britanniques et américaines soient combinées. De toute façon, la véritable question en jeu est la concentration de suffisamment de bombardiers, de jour ou de nuit, afin de lâcher le poids nécessaire de bombes, quel qu'il soit, pour paralyser l'industrie allemande.

60 GRANDS RAIDS

Le chargement de bombes transporté par les appareils américains et britanniques va de deux tonnes et demie à huit tonnes. Le chargement moyen est de quatre tonnes pour un rayon d'action moyen. Ainsi, pour lâcher les 240.000 tonnes que l'on croit nécessaires pour mettre l'Allemagne en difficulté de façon décisive, mille bombardiers doivent survoler les cibles 60 fois. A cause des conditions atmosphériques, il ne faut pas compter sur une moyenne de plus de dix raids par mois. Pour porter un coup fatal au cœur de l'ennemi, il faudrait donc une série de raids, avec 1.000 avions chaque fois, pendant six mois.

Un bombardement exécuté de manière aussi continue exigerait une réserve de deux avions au sol pour chaque avion en l'air, car il faut tenir compte des préparatifs et des réparations. L'organisation de raids en série de 1.000 avions comporte donc l'existence d'effectifs permanents de 3.000 bombardiers. Les raids de 1.000 avions sur Cologne, Essen, etc., ont fourni un chiffre encourageant au sujet du coût des remplacements. Avant ces attaques, le taux des pertes infligées par l'ennemi s'élevait à quelque 10 % en moyenne. Les raids de 1.000 avions ont démontré que les pertes en combat ne sont plus que de 4 % à peine, à cause de la désorganisation générale des défenses au sol de l'ennemi.

A ces pertes subies lors des bombardements de nuit, il faut probablement ajouter 2 % d'accidents au décollage et à l'atterrissage. Cela porte le total des pertes à 6 % ; et pour des raids de 1.000 avions, cela signifie 60 avions par mission ou 600 par mois.

En résumé, voici les éléments dont nous disposons jusqu'ici : il faudrait, pour anéantir les industries allemandes en six mois, 240.000 tonnes de bombes lâchées par un nombre total de 3.000 bombardiers avec une réserve de remplacement maximum de 600 bombardiers par mois.

L'OFFENSIVE EST POSSIBLE

Avons-nous suffisamment de bombardiers pour entreprendre une telle campagne ?

La production américaine et britannique de bombardiers lourds et moyens — au complet, avec équipages, armements et ac-



Cette reconstitution, qui aurait pu paraître audacieuse il y a peu de temps, re-

cessoires essentiels — dépassait au printemps 1.000 par mois. Elle s'élève au fur et à mesure que l'on avance dans l'année. Tous ces avions peuvent servir à bombarder n'importe quelle cible de l'Allemagne industrielle.

Des effectifs de bombardement devraient être rapidement rassemblés — suivant les vœux des chefs de l'aéronautique alliés — afin d'entreprendre la destruction directe de l'Allemagne. Sans porter préjudice à la répartition de bombardiers à long rayon d'action nécessaires pour tenir nos autres fronts, une force commune anglo-américaine pourrait être constituée d'après les données suivantes :

Effectifs totaux (des bombardiers)	3.000
Effectifs moyens par nuit „	1.000
Effectifs de remplacement mensuels	600
Proportion de la production commune pour la période envisagée	60 %
Nombre de nuits par mois où des opérations sont possibles, en moyenne	10 %
Tonnage de bombes que les appareils peuvent lâcher à chaque opération, suivant la distance de l'objectif, en moyenne	4.000 t.
Poids de bombes lâchées au cours du pire raid sur Coventry	225 t.
Poids moyen de bombes que les Alliés pourront lâcher chaque mois	40.000 t.
Poids de bombes par année	480.000 t.
Poids de bombes lâchées par la Luftwaffe pendant les 11 mois du blitz sur Londres	7.500 t.

Des bases d'opération dans les Iles Britanniques sont déjà prêtes. D'amples réserves de carburant le sont également, et la consommation mensuelle des effectifs en question serait inférieure à la capacité de deux pétroliers. Quant au reste du matériel que l'on doit transporter par bateaux, il n'est qu'une fraction du matériel qui serait nécessaire à une grande offensive terrestre, et il peut être livré par l'artère de ravitaillement la plus courte : celle qui mène des Etats-Unis à la Grande-Bretagne.

Toute l'opération ne comporterait l'emploi que de la moitié de la production totale de bombardiers de 1943. Les fronts d'Extrême-Orient et de Méditerranée pourraient recevoir, malgré cela, beaucoup plus de bombardiers qu'ils n'en ont jamais eus. Et que l'on se souvienne qu'avec de tels effectifs, nous pourrions gagner non pas des campagnes éloignées, mais bel et bien la partie européenne de la guerre — avant la fin de 1943.

Le plan des chefs des aviations alliées, qui consiste à détruire les industries de guerre de l'Allemagne, est plus pratique que tout autre programme possible.

Par rapport aux pertes énormes que nous subirions au cours de n'importe quelle grande offensive de surface, une attaque aérienne totale coûterait peu de chose. Le raid de 1.000 avions sur Cologne, qui coûta 257 hommes aux Britanniques, causa la mort de plus de 30.000 ennemis. Une campagne aérienne de six mois, destinée à amener la fin de la résistance allemande, coûterait un maximum de 30.000 hommes à peine, à supposer même que tous les équipages de tous les bombardiers perdus périssent.

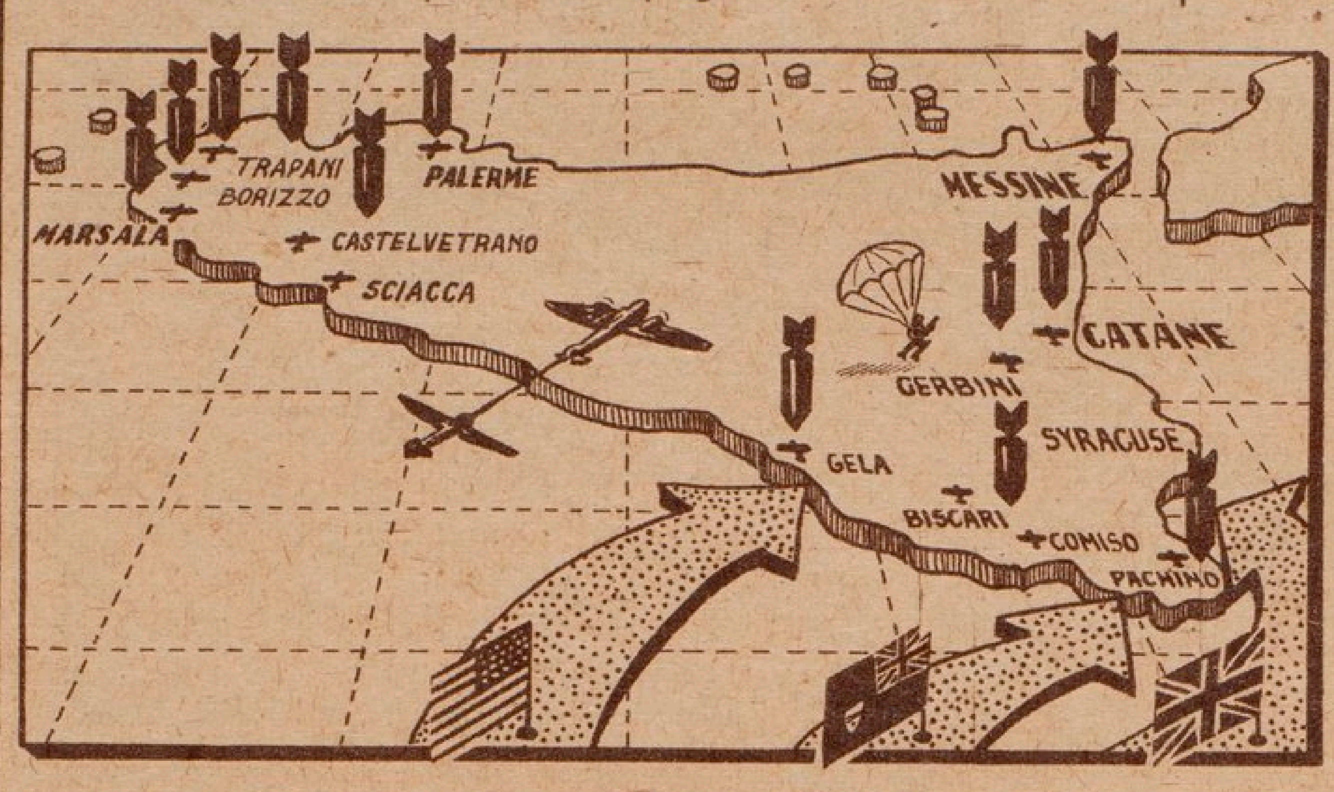
(Du *Reader's Digest*)



présente des bombardiers exécutant à basse altitude un raid sur des usines.

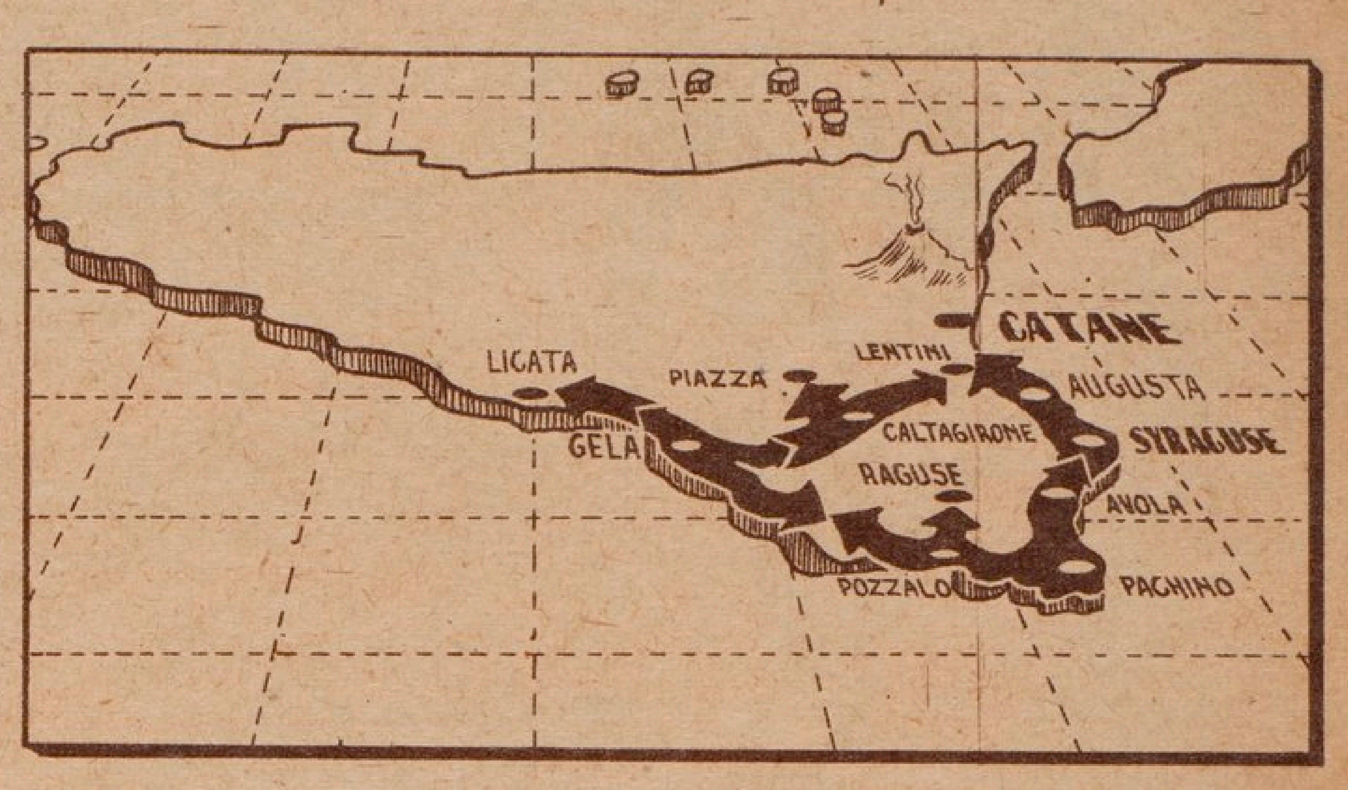
LES 5 PHASES DE LA BATAILLE DE SICILE

Après la préparation aérienne contre la Sicile exécutée pendant les 52 jours du fameux plan Tedder, les forces constituant le Quinzième Groupe d'Armées effectuèrent le 10 juillet à l'aube leur débarquement. Trente-cinq jours ne se sont pas écoulés que la campagne de Sicile est sur le point d'être achevée. Les troupes alliées procèdent à la liquidation des divisions nazies, qui ont opposé une résistance farouche. C'est que l'enjeu était de la plus grande importance. Il s'agissait pour les Allemands de tenir le plus possible afin que l'Italie ne déserte pas le camp de l'Axe. Du côté allié, la preuve est faite désormais que toute entreprise sur le Continent est maintenant possible et que le jour du second front proprement dit, obligeant les nazis à soustraire un nombre substantiel de troupes du front de l'Est, n'est guère éloigné. Ce jour-là sonnera le glas de l'Axe. Il apparaît en somme, comme l'indiquent les cartes ci-dessous, que la campagne de Sicile aura comporté cinq phases consécutives, et la dernière étape de l'assaut final.



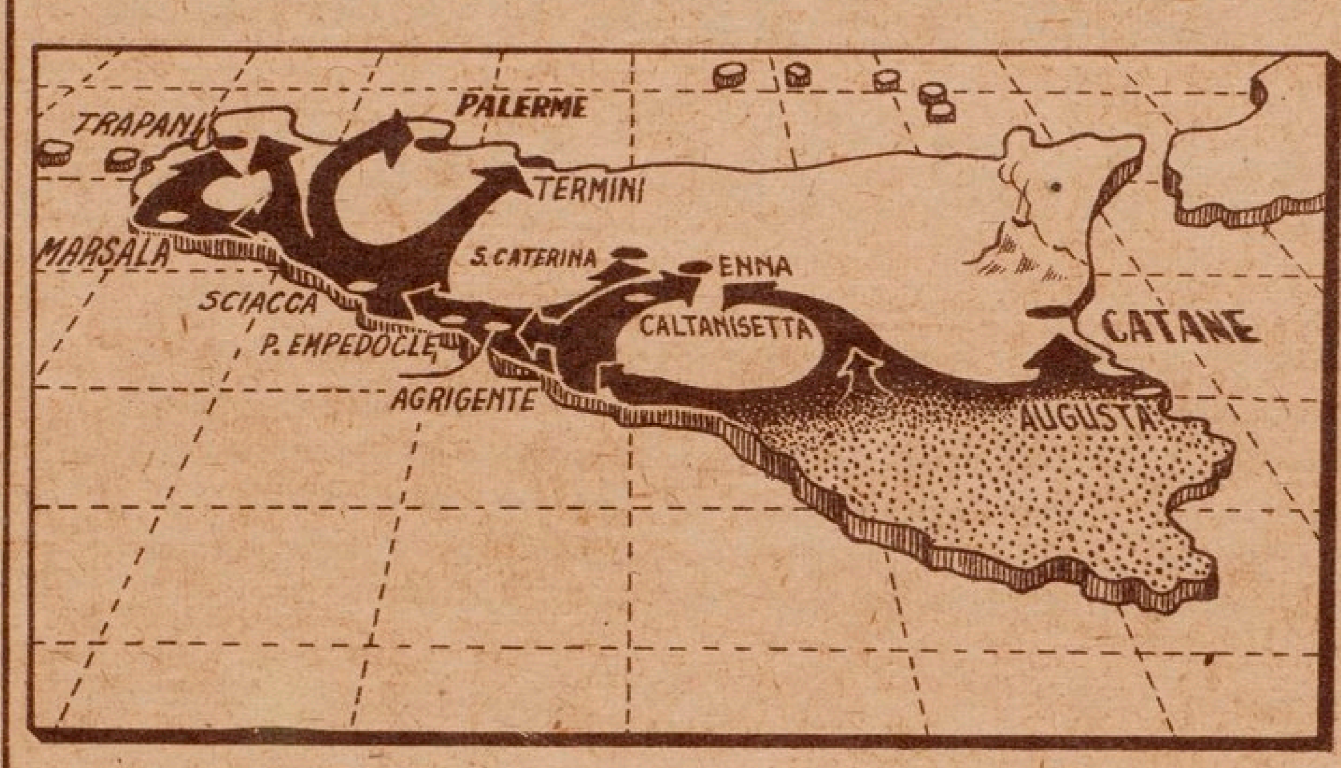
PREMIÈRE PHASE : DÉBARQUEMENT

Une recrudescence des attaques aériennes sur la partie occidentale de la Sicile est destinée à tromper l'ennemi sur le lieu du débarquement. Le 10 juillet, des parachutistes et des troupes aéroportées sont jetés sur l'île, tandis que de 3.000 bateaux débarquent progressivement, en trois secteurs côtiers, près de 160.000 hommes, 600 tanks, 14.000 véhicules et 1.600 canons.



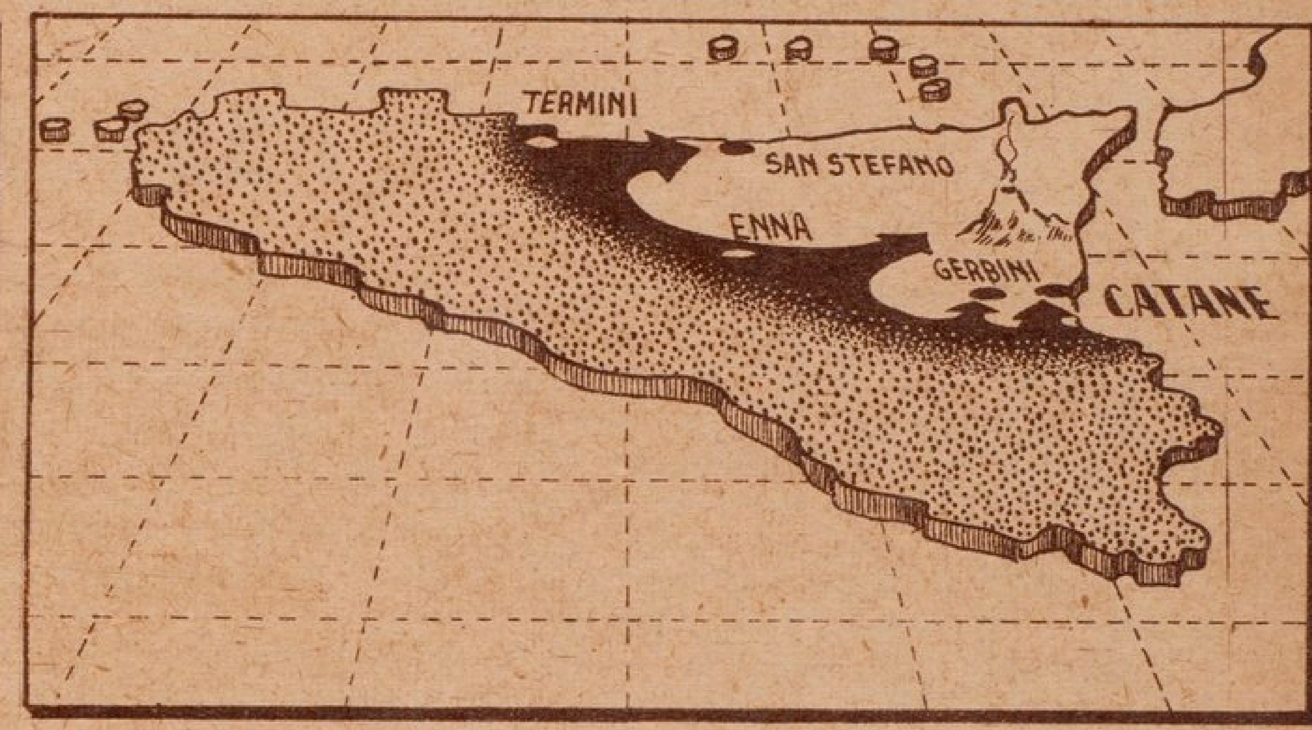
DEUXIÈME PHASE : L'INFILTRATION

Débarquées entre Pachino et Syracuse, les troupes anglaises progressent le long du littoral en direction de Catane. De leur côté, les forces canadiennes avancent à l'intérieur et effectuent une double jonction : d'une part avec les Anglais à l'Est, d'autre part avec les forces américaines provenant de Gela. Ces dernières, dirigées par le général Patton, s'élancent vers Licata.



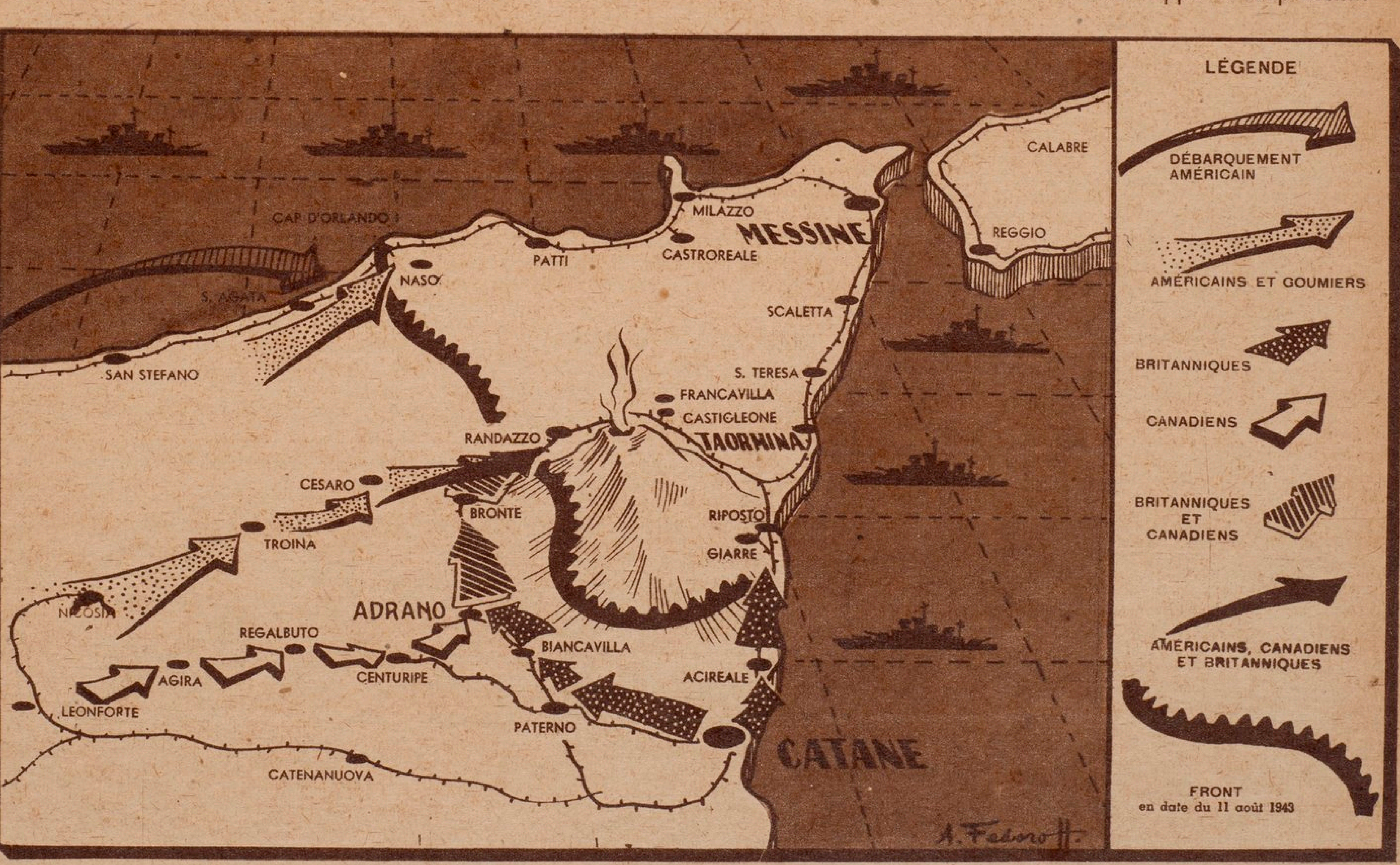
TROISIÈME PHASE : LA PROGRESSION

Tandis que la Huitième Armée se donne pour tâche provisoire de contenir les troupes axistes dans le secteur considérablement renforcé de Catane, les forces du général Patton secondé des goumiers français, occupent, en suivant le littoral, la ville d'Agrigente, le port d'Empedocle, Marsala, Trapani et Palerme ; puis à l'intérieur, avec la progression simultanée des troupes canadiennes, tombent tour à tour Santa Caterina et Enna.



QUATRIÈME PHASE : NETTOYAGE ET PAUSE

Ayant atteint une ligne allant de Catane à Termini en passant par Enna, le Quinzième Groupe d'Armées procède au nettoyage des régions occupées et à la consolidation de ses positions avant le dernier assaut. Il occupe à ce moment les 4/5 de l'île. Les Anglais de la 8ème Armée tiennent l'Est, les forces anglo-canadiennes et les Américains se partagent le centre et les Américains tiennent l'Ouest. Le moment est venu de frapper le coup décisif.



DERNIÈRE PHASE : VERS LA PRISE DE MESSINE

Comme le montre la carte ci-dessus, les forces allemandes s'opposant au poids de la Huitième Armée sont dans une situation dangereuse. Elles risquent un mouvement enveloppant qui leur couperait la retraite. Aussi, au fur et à mesure de la pénétration sur leur flanc droit, sont-elles contraintes de se couvrir en cédant du terrain. Le chiffre des prisonniers de l'Axe en Sicile a dépassé à ce jour les 130.000 hommes. Il traduit éloquemment la réussite des multiples mouvements de pinces exécutés au cours de la progression. Une fois que la ligne supérieure du volcan Etna aura été atteinte, la campagne de Sicile sera virtuellement terminée. L'Axe devra fuir.



LES PARTISANS ONT RESISTE

aux tanks et aux canons

La menace grandissante d'une invasion européenne par les Balkans a conduit Hitler à mener une action décidée contre les « rebelles » yougoslaves. L'effervescence en Yougoslavie n'a jamais cessé et ne cessera jamais. Le jour d'un débarquement dans ce secteur de l'Europe, les Alliés savent qu'ils pourront compter sur l'aide active des francs-tireurs yougoslaves. L'article suivant témoigne de l'importance des activités des « Partisans » dirigés par le général Tito. Il contient des détails inédits sur la grande offensive déclenchée par l'Axe en Yougoslavie.

Désireux de fermer une plaie dangereuse au sud de l'Europe, Hitler a donné l'ordre à son état-major de préparer une offensive qui nettoierait définitivement la résistance yougoslave et supprimerait une tête de pont redoutable au cas d'un débarquement allié dans les Balkans.

Les plans furent préparés par les états-majors nazis, à Sarajevo, et une région entière du Monténégro fut marquée sur les cartes militaires. Un cercle fut dessiné soigneusement autour de tout le district où le général Tito et ses partisans tenaient une montagne, devenue depuis, presque infranchissable.

LE PAYS DES TROIS RIVIÈRES

C'est le pays des trois rivières, la Piva, la Tara et la Ceotina, qui coulent impétueusement à travers les gorges abruptes des montagnes. Les paysans des lieux qui se sont ralliés aux forces partisanes connaissent toutes les pistes de chamois et les sentiers de la région. Depuis deux ans, l'Axe a envoyé des colonnes punitives dans la montagne, et après des semaines de guerre contre des ombres, les restes de ces colonnes ont été obligés de se retirer.

Cette fois-ci, il ne devait pas y avoir de retraite. Le nœud était posé en un cercle délicat de Kalinovik à Foca et Gorazde, vers Pljevlja, Kolasin et en haut, le long de la frontière herzégovine, à travers Gacko, pour se refermer encore à Kalinovik.

Agissant sous les ordres de Hitler, le général Bader, commandant en chef des forces nazies en Yougoslavie, réunit des forces importantes. Deux divisions alpines nazies, destinées au Caucase, furent amenées pour former une série de « pointes d'aigle », ou cellules avancées et fortifiées à l'intérieur de la région des « Partisans ».

Elles aidèrent à couvrir les bataillons du génie contre les Partisans qui faisaient sauter les routes à la dynamite, ces routes où circulaient les canons de l'Axe, les tanks et l'approvisionnement.

Du champ d'aviation de Mostar, le commandant de la Luftwaffe envoya formation après formation, des bombardiers en piqué pilonner les petites villes et les transformer en poussière ensanglantée. L'un des pilotes dont l'avion s'était écrasé dans les montagnes dit aux Partisans que son escadron avait été ramené de Russie pour un « repos ».

Des rapports de la reconnaissance, Tito et son état-major comprirent qu'ils avaient affaire à la plus lourde offensive effectuée depuis l'attaque allemande d'il y a deux ans. Supportant les divisions nazies, des forces italiennes de la région côtière, des régiments quislings d'Oustachis croates de l'armée « Domobran » de Pavelich, et la meilleure partie de deux divisions bulgares arrivèrent nouvellement.

Ces forces avaient des douzaines de tanks moyens et de batteries de canons de montagne, tirées par des mules ou des tracteurs légers.

LA FORCE PARTISANE

Face à cette armée, la force partisane n'était pas impressionnante. Recrutés de tous les coins de la Yougoslavie, de solides montagnards bosniens, aux longues moustaches et portant des manteaux en peau de mouton brunie, de jeunes intellectuels des universités qui passaient les rares intervalles de la lutte à enseigner aux paysans à lire et écrire, étaient aux ordres du général Tito. Des soldats réguliers de l'armée croate, portaient encore un semi-uniforme, sous leurs bandoulières de cartouches, et certains d'entre eux des bottes italiennes capturées, la plupart des leggings en peau de mouton. Les musulmans qui se battent partagent leurs maigres rations avec les Slovènes du Nord.

Aux côtés des hommes, le fameux bataillon des Femmes qui est entraîné à se battre auprès des troupes, au besoin. De jeunes nurses des hôpitaux de Belgrade et de Zagreb ont entraîné les femmes paysannes au secours d'urgence.

Sous la direction d'un chirurgien célèbre, les Partisans ont organisé également un hôpital de campagne qui a sauvé des centaines de vies.

L'inégalité du nombre n'était rien auprès de la disproportion des armes. Les canons de montagne sont rares chez les Partisans et chaque balle doit toucher son but.

Cachés dans les cavernes des montagnes, des stocks de munitions et d'armes attendent cependant la dernière bataille de la liberté yougoslave. Des mécaniciens des fabriques d'armes yougoslaves travaillent dans les denses forêts, fabriquent des explosifs et de puissantes grenades à main. Contre eux, sont rangées les grandes fabriques de Krupp et Pilsen.

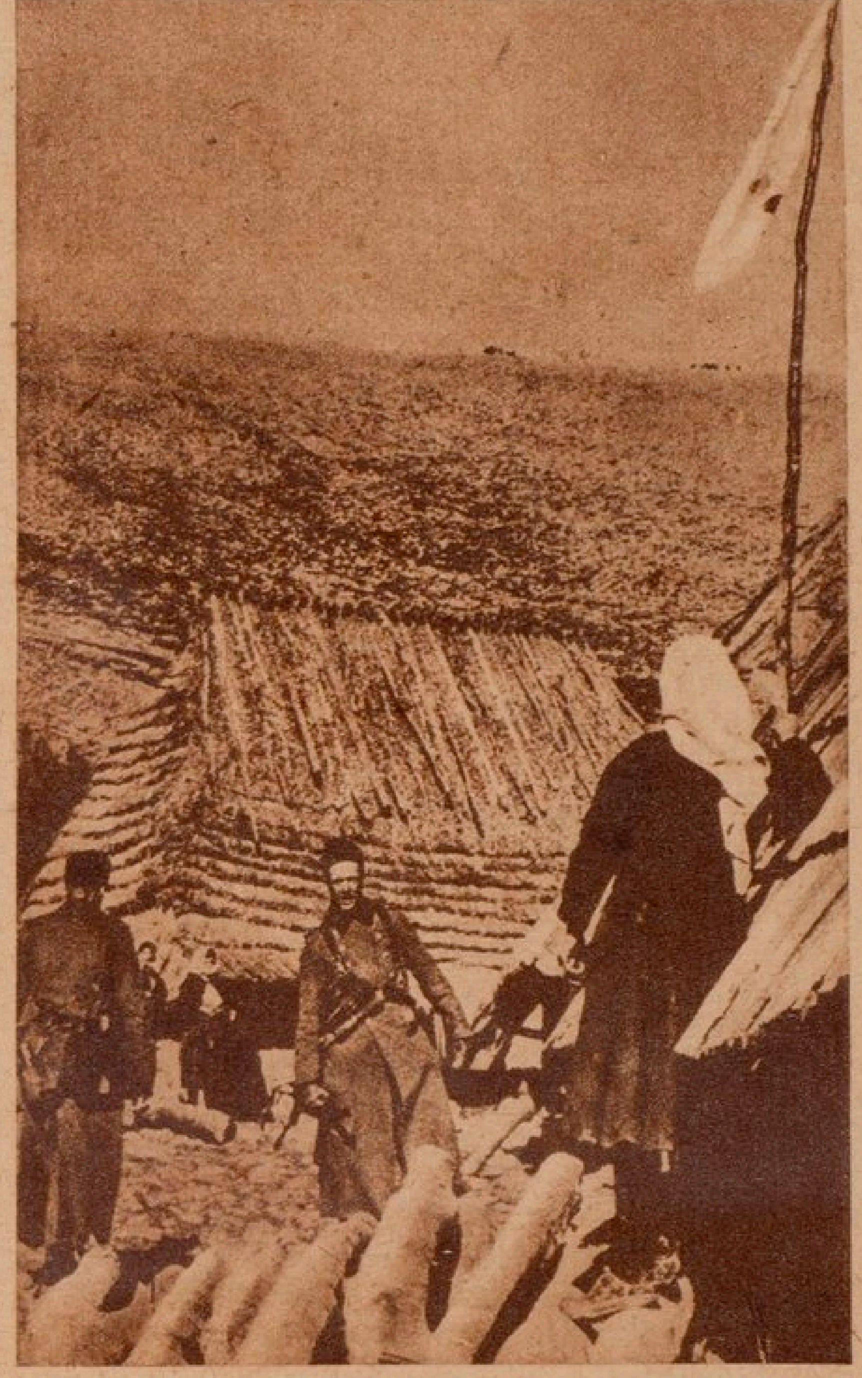
Les espoirs de survivre de Tito étaient fondés à coup sûr sur une action d'arrière-garde, et une pointe soudaine qui lui ouvrirait un passage à travers le cercle de fer de l'Axe se resserrant. A toutes les unités partisanes, dans toute la Yougoslavie, il envoya des requêtes pressantes de contre-offensives locales, en vue d'affaiblir la pression de l'Axe.

LA LUTTE

Au début de juin, une colonne de tanks nazie se fraya un chemin jusqu'à la petite ville de Savnik. D'autres points du cercle, les colonnes nazies progressèrent avec de lourdes pertes ; de durs combats furent livrés le long des rives de la Piva.

Tito décida d'ouvrir son chemin, de parvenir à tout prix jusqu'à la Bosnie amie, entre Kalinovik et Foca, et de gagner des positions soigneusement étudiées dans la montagne. Les avions de l'Axe surveillaient les vallées du matin au soir, obligeant le gros des forces partisanes à des actions de nuit continuelles et à la retraite vers le nord.

Les pointes nazies qui s'aventuraient en avant essayaient de repérer les Partisans, la nuit, fouillant les flancs de la montagne de leurs projecteurs, cherchant à découvrir les guerriers infatigables. « Ces bandits, écrivait le correspondant de guerre Karl Zottman, surgissent dans l'obscurité, tuent les sentinelles et s'enfuient avec des munitions avant que nos canons puissent tirer. »



Les patriotes yougoslaves, constitués en une véritable armée, reçoivent l'accueil le plus chaleureux de la population paysanne des montagnes de leurs exploits.

MANQUE DE BANDAGES

Chaque bataille ramenait sa rançon de blessés, qu'il fallait transporter sur de rudes charrettes de paysans ou attacher au dos de mules, sur la piste du Nord. « Les opérations devaient souvent être poursuivies sans anesthésiques, sous la lumière des lampes, dans des étables blanchies à la chaux... dit une jeune fille, étudiante en médecine de Belgrade. Des paysannes donnaient leur linge pour servir de bandages et, malgré cela, nous devions enlever les bandages de plaies encore fraîches pour soigner les nouveaux blessés. »

Les opérations militaires se déroulaient parmi des rocs désolés, et la nourriture était réduite à un peu de pain sec, des olives, quelquefois du fromage blanc et de l'eau. Les mules tuées dans un bombardement étaient mangées sur le champ. Les colonnes avancées nazies étaient approvisionnées par les airs, à mesure qu'elles s'enfonçaient dans la montagne.

Bien que la division d'élite bulgare Rilska eût été jetée dans la bataille pour éviter un craquement, le corps principal de l'armée de Tito se précipita à travers les lignes de l'Axe sur la route de Kalinovik à Foca. Les pertes furent lourdes des deux côtés.

Des attaques sporadiques dans toute la Yougoslavie attiraient des réserves employées pour contenir toute faille dans le cercle qui se resserrait. La route de Belgrade à Zagreb fut coupée et 22 trains furent détruits. La bataille fit rage sur la frontière slovène. Sur la côte, la ville de Slunj fut enlevée et sa garnison italienne fut nettoyée.

Quand les arrières partisans parvinrent à l'armée principale, à l'ouest de la Drina, à la fin de juin, l'Axe prétendait que 12.000 partisans avaient été tués. Le général Tito admit 5.000 tués et manquants, mais estima les pertes nazies à 22.000 hommes.

Hitler dut alors méditer sur l'observation de Napoléon : « Autre chose est occuper un pays, autre chose est le soumettre. »



C'est une véritable guerre que les Allemands sont contraints de mener en Yougoslavie. A l'abri de tranchées, ces nazis tirent en plusieurs directions.



Le polygone noir était le centre des activités des Partisans yougoslaves. A partir de cinq directions, les Allemands ont lancé des attaques destinées à les réduire. Les flèches noires représentent les forces axistes et les blanches celles des Partisans qui, échappant à l'encerclement, se sont infiltrées au nord.

FEMINITES





LES WAAFS AU TRAVAIL

A droite, une Waaf assure la distribution de la poste dans un petit village d'Ecosse dont elle a la charge. A gauche, une autre apprend à cuisiner. On remarque la cheminée formée de bidons d'essence superposés. Malgré les moyens de fortune, elle s'en tire fort bien.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Baigneuse ignorante »

Le bain de mer doit être pris trois heures après les repas. La durée ne doit pas se prolonger au delà de vingt minutes. Même les meilleurs nageurs doivent agir avec prudence et ne pas trop s'éloigner du rivage, surtout à la marée montante. C'est au manque de prudence qu'il faut imputer le plus grand nombre d'accidents.

Nièce « J'adore marcher »

Puisque les longues marches vous occasionnent des ampoules aux pieds, je vais vous indiquer un moyen ultra-rapide pour les guérir : percez-les avec une aiguille flambée, puis badigeonnez avec du collodion.

Nièce « Ménagère — la centième au moins parmi vos nièces »

Vous pouvez entretenir l'éclat et la blancheur des touches de votre piano en les frottant avec un morceau de mousseline trempé dans de l'alcool. Cela n'abîme pas l'ivoire et l'empêche de jaunir. Si, cependant, les touches sont déjà un peu jaunies, vous leur rendrez leur éclat primitif en les frottant avec une flanelle trempée dans de l'eau de Cologne.

Nièce « Maladive »

Pour lutter contre le mal de gorge, je vous conseille le moyen suivant : aspirez du jus de citron par le nez, c'est là un antiseptique excellent, agissant sur l'arrière-gorge et derrière les piliers du voile du palais. Buvez, le soir, un grog léger chargé de citron (un demi-citron par verre) et le mal de gorge disparaîtra promptement, vous évitant aussi le rhume de cerveau.

Nièce « Que faire, ma chère tante ? »

Deux solutions se présentent à vous : continuer à fréquenter cet homme, et alors vous n'aurez que des déboires et des humiliations. Ou bien le quitter et accepter la demande de cet autre jeune homme qui vous aime et vous respecte. Pour ma part, je n'ai qu'une chose à vous dire : un foyer, des enfants, un bon mari sont préférables à toutes les grandes passions qui ne mènent à rien.

Nièce « Je travaille toute la journée »

Pour nettoyer vos bronzes, frottez-les avec une brosse douce trempée dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque. Essuyez avec un linge et laissez sécher l'objet au soleil.

TANTE ANNE-MARIE

L'AMOUR NE DOIT PAS VIEILLIR...

« L'amour meurt avec le temps », dit-on, en parlant des couples mariés depuis de longues années. Non, un sentiment, s'il est profond, un amour, lorsqu'il est sincère, ne vieillissent pas.

Mais il arrive souvent qu'une femme s'endorme dans cette certitude et néglige les menues attentions, les menus soins qui, au début du mariage, faisaient que sa présence était pour son mari une fête perpétuelle.

S'il vous arrive de constater que quelque chose ne va pas dans votre ménage, commencez par vous interroger honnêtement : Etes-vous aujourd'hui, avec lui, comme aux premiers jours de votre vie conjugale ? N'avez-vous pas changé avec le temps ?

1° *Manque d'obéissance :* quand, jadis, il trouvait votre robe trop courte, vous disiez bien vite « Il y a un ourlet, je peux l'allonger ». Dites-vous à présent « Mais puisque c'est la mode » ?

2° *Manque de gentillesse :* quand un plat lui plaisait et qu'il s'en servait copieusement, vous disiez « Je suis ravie que tu aimes ça ». Maintenant, murmurez-vous « Tu vas te rendre malade, voyons » ?

3° *Manque de tolérance :* s'il lui arrivait de vouloir dîner avec ses amis, en garçons, vous souriiez gentiment et acceptiez. Faites-vous aujourd'hui la tête en murmurant « Tu me laisses tomber pour aller boire et fumer » ?

4° *Manque d'élan :* dès que vous entendiez la clef tourner dans la serrure, vous couriez vers lui, après un coup d'œil au miroir. Actuellement, continuez-vous à tricoter ou à lire le nez brillant et les cheveux vagues ?

5° *Manque d'attention :* quand il entrait dans une pièce, pendant que vous bavardiez au téléphone avec une amie, vous écourtiez la conversation en disant « Voici mon mari », ce qui était pour lui un hommage flatteur. Maintenant, continuez-vous à parler comme s'il n'existait pas ?

6° *Manque de petits soins :* le matin, quand il était en retard pour son petit déjeuner, vous beurriez ses toasts et versiez son thé. A présent, commencez-vous sans l'attendre et vous levez-vous de table avant qu'il ait fini ?

7° *Manque de tendresse :* votre rêve, jadis, c'était de partir, le plus loin possible, toute seule avec lui. Aujourd'hui, s'il vous propose de sortir à deux, dites-vous « Invitons les X. On s'amuse mieux quand on est en bande » ?

8° *Manque de féminité :* quand vous finissiez votre ménage, vous preniez un bain et apportiez un soin tout particulier à votre toilette, n'oubliant jamais une goutte de parfum derrière les oreilles et un peu de brillantine pour les cheveux. Maintenant, le recevez-vous en peignoir ou en robe défraîchie ?

9° *Manque de sincérité :* vous lui racontiez, par les menus détails, l'emploi de votre temps. Vous arrive-t-il aujourd'hui de lui cacher certains événements de la journée ?

10° *Manque d'affabilité :* quand il vous amenait ses amis, vous mettiez tout en œuvre pour les conquérir et les amuser. Vous contentez-vous à présent de leur servir à boire et de vous asseoir dans un coin, sans rien dire ?

Si vous répondez « oui » à toutes ces questions, attention, il est grand temps de changer si vous voulez garder l'amour de votre mari et ne pas ruiner votre ménage.

ANNE-MARIE

« MES GENCIVES SAIGNENT »

Combien d'entre vous font cette réflexion en se brossant les dents le soir ou le matin et n'y attachent pas plus d'importance ?

Elles ont tort, car la santé des gencives est d'un intérêt capital non seulement pour la santé générale, mais aussi pour la beauté. Et vos dents, charme de votre sourire, dépendent en grande partie du bon état de vos gencives.

Or, le bon état de celles-ci dépend à son tour de votre alimentation. Si vos gencives saignent, c'est que vous manquez de vitamines C.

Tout d'abord, procédez au massage de vos gencives, versez un peu d'eau salée sur votre brosse et massez de haut en bas les gencives supérieures et de bas en haut les gencives inférieures. Puis rincez-vous la bouche avec de l'eau contenant quelques gouttes de jus de citron.

Introduisez dans votre alimentation quotidienne ces fameuses vitamines C qui vous manquent et qui pourtant sont seules susceptibles de mettre vos gencives à l'abri de l'infection et des maladies.

Absorbez chaque jour un verre de jus de citron ou d'orange.

Puis répartissez dans vos menus quotidiens quelques-uns des aliments suivants : orange ou citron (déjà nommés) pamplemousse, tomates, choux, laitues, oignons, fraises et raisins (selon les saisons).

Mais, attention, la vitamine C est d'une fragilité intense. La cuisson la détruit. Le temps aussi. Pour avoir les vitamines nécessaires, il faut donc non seulement absorber en grande quantité les aliments ci-dessus énumérés, mais encore les prendre très frais et à l'état cru.

CONSEILS DE BEAUTE

Dès qu'un bouton s'annonce, faites bouillir de l'eau, trempez-y un tampon d'ouate et appliquez-le aussi chaud que possible. Après quoi, laissez pendant quelques minutes, sur le bouton, un tampon d'ouate imbibé d'alcool iodé. Puis, lorsque le bouton s'est ouvert de lui-même, nettoyez à l'alcool iodé et appliquez une légère couche de vaseline à l'oxyde de zinc. Si vous soignez ainsi un bouton, il s'en ira avant de s'être multiplié.

●

Il arrive que, parfois, en été, sous l'action de la forte chaleur ou des rayons solaires, les lèvres soient irritées ou gercées. Vous les soignerez d'une manière efficace en y appliquant, deux fois par jour, ou même davantage si besoin en est, une compresse trempée dans le mélange suivant : 30 grammes d'eau de rose distillée, 4 gouttes de laudanum. Toute irritation disparaîtra.

●

Regardez l'extrémité de vos cheveux : se sépare-t-elle en deux ou même en trois ? Cela est l'indice que des soins spéciaux sont nécessaires. Commencez par couper le bout sur une longueur d'un ou d'un centimètre et demi, une fois par semaine, jusqu'à ce que les fourches aient disparu et que les pointes soient d'une seule pièce. Autrefois, on brûlait ces fourches. Mais ce système a l'inconvénient : 1° de supprimer une trop grande longueur des cheveux ; 2° de dessécher un peu.

●

Si vos cheveux sont d'un beau blanc, lavez-les avec un shampooing d'excellente qualité et rincez-les à fond, car le savon les jaunit. N'oubliez jamais un rinçage au bleu. Si vous voulez par contre que vos cheveux deviennent blancs plus vite, pendant la période grisonnante, il existe certains traitements à base de camphre qui font merveille.

●

Si vous vous désolez de voir vos cheveux blanchir prématurément et si cela est consécutif à une maladie, à des troubles nerveux, à des contrariétés, quelques soins spéciaux peuvent leur redonner leur teinte naturelle. Voici une formule qui, lorsque quelques fils blancs font leur apparition, peut les empêcher de proliférer. Vin rouge : 60 grammes ; sulfate de fer : 1 gramme. Faites bouillir pendant une minute, laissez refroidir et mettez en flacon. Lotionnez les cheveux deux fois par semaine avec ce mélange et laissez-les sécher ensuite sans essuyer.

●

Un bon moyen d'empêcher les chevilles de gonfler le soir est de préparer une tasse de tisane de camomille que vous laissez infuser toute la journée. Prenez-la le soir en vous couchant. Vous serez étonnée du résultat.

Encore les moustiques...

Voici un excellent moyen de vous débarrasser des moustiques : disposez huit ou dix tranches d'oignon cru à plat sur une assiette et placez celle-ci le plus près possible de la tête du lit où vous dormez. Renouvelez les tranches d'oignon toutes les 24 heures. Vous entendrez les moustiques bourdonner, mais ils ne s'approcheront pas.

Lettre à ma Cousine



Ma chère cousine,

Vous m'écrivez qu'Alexandrie grouille d'une foule compacte et tumultueuse et que Stanley Bay et Sidi-Bishr, pour ne citer que ces deux plages, ressemblent à d'immenses piscines où il y aurait trop de monde pour si peu d'eau... Certes, vous avez employé là, ma cousine, l'hyperbole classique qui consiste à exagérer pour impressionner, mais, même en faisant ce compte-là, j'imagine fort bien ce que doivent représenter vos rives surpeuplées, le fussent-elles même par les plus séduisantes naïades qui se puissent rencontrer.

Non, non, j'aime mieux encore ma capitale et les berges du Nil où, au coucher du soleil, il fait si bon voir passer les barques gracieuses et élancées qui le parcourent de l'aube au crépuscule.

Et puis Le Caire a un autre charme qui est le désert et ses nuits étoilées. Ainsi, l'autre soir, grâce à un camarade possédant une tente à deux ou trois kilomètres de la pyramide de Chéops, nous pûmes passer une soirée comme on n'en voit que dans les films de cinéma. On se serait cru à mille lieues d'une agglomération quelconque, et le vent qui sifflait dans nos oreilles avec un murmure plaintif nous faisait croire à une randonnée en pleine mer, à part les vagues de sable qui, au lieu des vagues tout court, venaient de temps en temps s'abattre sur nos visages... Mais c'était tout de même magique et enchanteur et l'on se sentait envahi par une douce euphorie qui nous incitait à la rêverie et à la plus agréable évasion de l'esprit. Me voilà, ma cousine, devenu sentimental et romanesque et disposé à continuer sur ce thème encore trois pages entières. C'est que je n'ai rien de bien saillant à vous narrer au sujet d'une vie routinière et uniforme qui poursuit bien machinalement son bonhomme de chemin.

— Venez donc à Alexandrie, me diriez-vous, cela vous changera.

Comme si mes dithyrambes de tout à l'heure sur les charmes de la capitale ne vous avaient nullement impressionnée et que vous vous fussiez dit, non sans quelque ironie :

« Il me vante les attraits du Caire en plein été et cherche à déprécier tant qu'il peut les mille ressources de nos rives. « Les raisins sont trop verts », comme eut dit le bon La Fontaine. »

Et comme vous auriez eu raison... Hélas ! j'eusse donné beaucoup pour être en ce moment même où je vous écris parmi les mille baigneurs grouillants et fourmillants de vos plages !...

Votre bien affectionné cousin
SERGE FORZANNES

Je me Suis Evade de Java

après l'occupation japonaise

Employé à l'usine d'électricité de Batavia, Cornelius Van Der Grift assista à toutes les phases de l'invasion nippone de l'île de Java. Pendant plusieurs mois, il vécut sous l'occupation japonaise. Finalement, ayant décidé de fuir, il s'embarqua, avec deux compagnons, sur un cutter, véritable coquille de noix, et accomplit l'exploit incroyable de traverser 3.000 milles d'océan, depuis Java jusqu'à l'île Rodriguez, près de Madagascar.

Le passionnant récit de Van Der Grift, que nous publions ci-après, a été tiré d'un récent numéro du magazine américain « Collier's ».

Lorsque les Japonais attaquèrent Java, je faisais partie de l'armée néerlandaise des Indes, et j'étais délégué, en qualité de technicien, auprès de l'usine d'électricité de Batavia. Les autorités nous avaient demandé de demeurer à nos postes, car l'interruption du courant électrique aurait eu un effet désastreux sur le moral de la population. Aussi, nous contentâmes-nous de troquer nos uniformes contre des vêtements civils et d'attendre les événements.

Cinq jours après le débarquement de l'ennemi, Batavia se rendit. Nos troupes se retirèrent dans les montagnes, après avoir détruit tout ce qui était susceptible d'être utilisé par les Japonais. Le 5 mars 1942, les Nippons firent leur entrée dans la ville.

Ce soir-là, malgré l'ordre du gouvernement néerlandais enjoignant à tous les habitants de rester chez eux, j'allai faire un tour en ville. Je brûlais de la curiosité de voir ce qui se passait. Autour du palais du maire, une foule s'était assemblée. Les sentinelles nippones qui gardaient la bâtisse perdirent le contrôle de leurs nerfs et ouvrirent le feu : nombreux furent les malheureux qui tombèrent autour de moi, sous les rafales des mitrailleuses. Aussi, je jugeai plus prudent de remettre au lendemain ma promenade.

VOICI LES JAPONAIS !

Les Nippons arrivèrent de toutes parts enfourchant des bicyclettes. Des essaims de petits hommes, portant presque tous lunettes, pédalant des chevaux mécaniques qui avaient été fabriqués sur mesure pour leurs jambes courtes. Ils agitaient de petits drapeaux japonais, et de larges sourires fendaient leurs visages. Ils puaient à plusieurs dizaines de mètres à la ronde. Leurs uniformes en cotonnade grise ordinaire étaient tout mouillés de transpiration. Quelques-uns d'entre eux étaient tellement fatigués qu'ils somnolaient tout en pédalant.

Aussitôt arrivés à Batavia, les Japonais s'empressèrent de réquisitionner toutes les autos qu'ils purent trouver dans la ville. Le gros des troupes devait continuer jusqu'à Bandoeng, et les soldats se souciaient fort peu de faire la route en vélo. Je me dirigeais vers l'usine, lorsque deux soldats me firent signe de stopper. Par gestes, ils me firent comprendre qu'ils voulaient mon automobile. Je n'essayai même pas de discuter.

Malgré les sentiments qui m'animaient ce jour-là, je ne pus m'empêcher d'être amusé par quelques scènes dont il me fut donné d'être le témoin. L'un des Japonais, jouant de malheur, creva un pneu de sa bécane. Aussitôt, il regarda autour de lui et saisit le vélo d'un Javanais qui passait. Il fallait voir ce petit homme essayer de se maintenir en selle sur un vélocipède qui était trois fois grand comme lui.

A l'usine, personne ne travaillait. Nous attendions les Japonais d'une minute à l'autre. Ils ne tardèrent pas à arriver. Un officier, accompagné de quelques hommes, baïonnette au canon, se présenta.

« Nous prenons consignation de l'usine », déclara le Japonais. Puis il posa au directeur une foule de questions concernant le fonctionnement de l'établissement. Toutes les fois que mon chef essayait de répondre évasivement, l'officier complétait les réponses. Manifestement, les espions de Tokio avaient fait du bon travail.

LA RÉVÉRENCE OBLIGATOIRE

D'autres soldats étaient entre temps arrivés sur les lieux, et l'usine avait été cernée par un cordon de troupes. C'est en cette occasion que nous apprîmes qu'il fallait faire la révérence aux sentinelles. Plus tard, les journaux publiés sous contrôle nippon donnèrent les détails de ce règlement : les hommes devaient s'incliner suivant un angle de 60 degrés, et les femmes devaient faire une révérence de 45 degrés. La proclamation disait : « Les citoyens devront s'incliner devant les sentinelles pour exprimer leur respect pour la protection que leur donne le Grand Empire Japonais. »

Le même jour, les Nippons affichèrent partout dans l'usine des écriteaux sur lesquels on pouvait lire : « Cet établissement est la propriété du gouvernement japonais ». Ensuite arrivèrent les membres des « effectifs économiques ». C'étaient des spécialistes qui avaient pour tâche d'organiser toutes les industries et de maintenir en l'état l'activité du pays. L'on nous donna à tous des brassards qui devaient nous assurer tranquillité et protection de la part des troupes d'occupation. Mais, plus tard, nous apprîmes que ces brassards n'avaient aucune valeur s'ils n'étaient estampillés par le Kempei. Le Kempei, c'est la police japonaise, l'équivalent nippon de la Gestapo.

Les agents de cette organisation arrivèrent bientôt à Batavia. Ils apportaient une liste des habitants de la ville qui devaient être internés. Mon directeur était parmi ces derniers. Plus tard, ayant reconnu que l'usine ne pouvait pas fonctionner sans lui, les autorités le relâchèrent. Il me raconta alors quelques détails, sur les camps de concentration, de nature à faire frémir. Les internés étaient parqués par groupes de six dans des cellules construites pour un seul homme. Chaque fois qu'une sentinelle s'approchait, ils devaient faire une courbette et ensuite se tenir au garde à vous. Les récalcitrants étaient sauvagement battus.

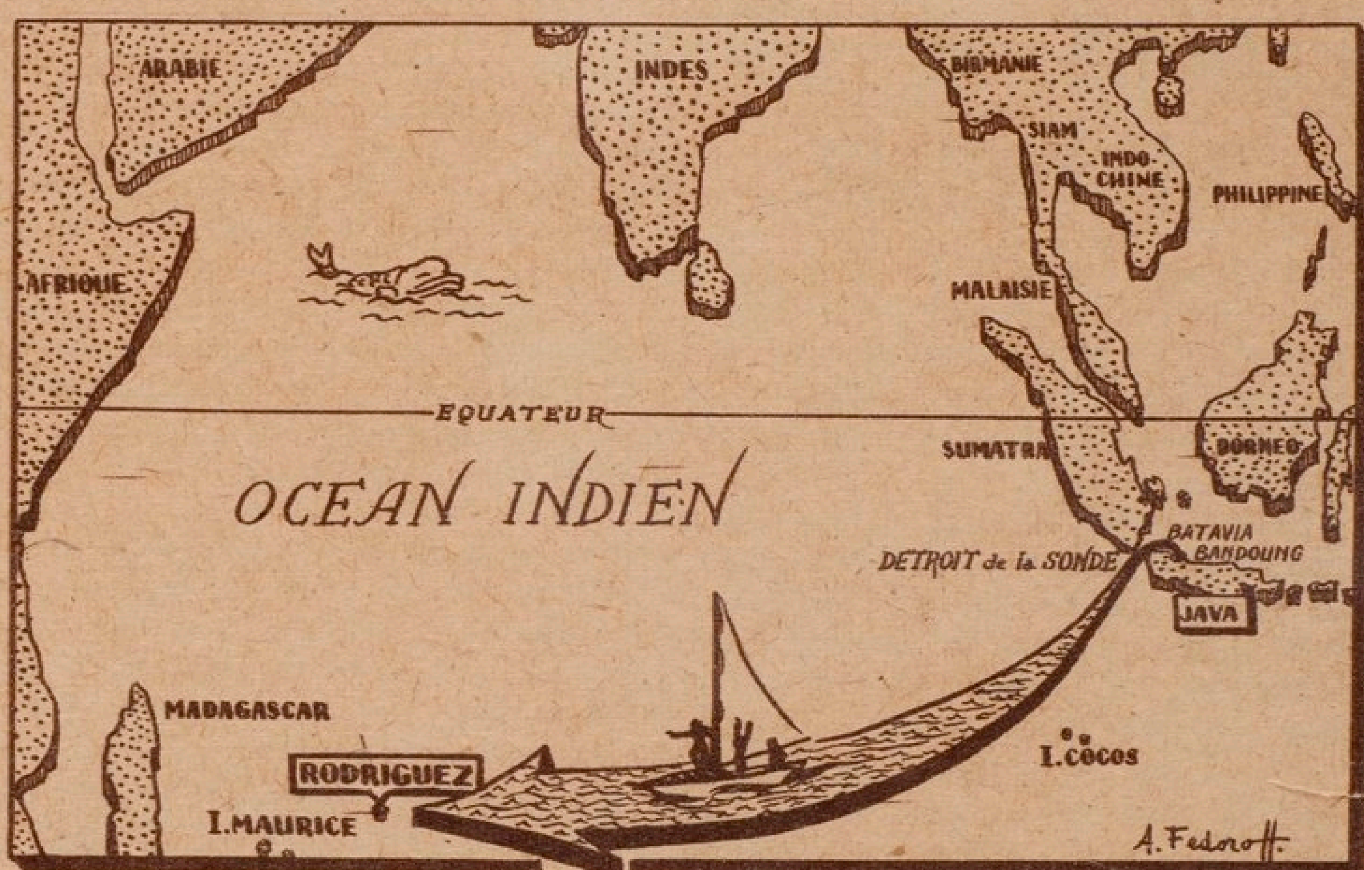
PILLAGE MÉTHODIQUE

Les experts économiques japonais déployèrent les plus grands efforts pour organiser le ravitaillement alimentaire du pays. Mais, naturellement, notre système de marché régulier était bouleversé de fond en comble. Tous les magasins étaient fermés, et les indigènes de l'intérieur n'apportaient plus leurs produits de la campagne. De plus, les autorités militaires japonaises avaient décrété la fermeture des dépôts de riz. Les Javanais souffrirent cruellement de cette mesure. Quelques-uns essayèrent de prendre d'assaut les dépôts, mais les Nippons eurent vite fait de réprimer avec la plus grande cruauté ces tentatives.

Par ordre de l'occupant, tous les journaux locaux avaient suspendu leur publication. Une seule feuille, éditée par les Japonais, était vendue sur la place publique. Ce journal s'appelait « La plus grande Asie ». La langue hollandaise fut bannie, et dans les écoles, les instituteurs furent requis de commencer sans tarder l'enseignement du japonais.

Les envahisseurs avaient l'intention de gagner les indigènes à leur cause, au moyen d'une adroite propagande. Mais entre la théorie et la pratique, la différence est grande. Les Japonais réduisirent les salaires des indigènes de plus de la moitié. Dès lors, tous les efforts de propagande devaient être vains.

La population blanche — ceux parmi nous qui n'étaient pas internés — ne souffrit pas outre mesure dès que les magasins rouvrirent leurs portes. Les prix, après quelques semaines de fluctuations, étaient redevenus plus ou moins ce qu'ils étaient avant l'occupation. Nous avions suffisamment de quoi manger, et les femmes n'étaient pas molestées. Mais toute notre vie était bouleversée.



Malgré toutes les restrictions, le moral de la population, tant celui des blancs que celui des indigènes, se maintint assez haut. Ceux qui avaient un peu d'argent n'étaient que trop heureux de venir en aide aux autres. Mais une fois les fonds épuisés, il ne restait d'autre ressource que de travailler pour les Japonais. Les serviteurs indigènes et chinois préféraient continuer à travailler sans salaire pour leurs maîtres blancs, plutôt que d'aller s'employer chez les Nippons. Ils aimaient mieux rester avec des gens qu'ils connaissaient, et avoir la certitude de manger un bol de riz tous les jours.

Les Japonais avaient exigé que chaque habitant possédât une carte d'identité, livrée par les autorités d'occupation. Le prix de la carte, établi arbitrairement, était variable : 150 guilders (près de 20 livres sterling) pour les hommes blancs, 80 guilders pour les femmes de race blanche. Les indigènes devaient payer respectivement 100 et 50 guilders.

Dans leur désir de gouverner le pays sans heurts, les Japonais laissèrent intactes plusieurs branches de l'administration hollandaise. Ainsi, les tribunaux continuèrent à fonctionner et les juges



Flacon P.T. 18
Tube P.T. 15

dans toutes les bonnes Maisons.

Nº110

Made in the Garden Factory of the
ASTORIA BEAUTY LABORATORIES
R. C. Ghizeh 6989



ARTICLES DE BUREAU — RELIURE — IMPRIMES — FAIRE-PARTS POUR MARIAGES — CARTES DE VISITE — PAPIER A LETTRE POUR AVION, etc.

PRIX MODERES

papeterie MISR

NOUVELLE SUCCURSALE
48, rue Ibrahim Pacha

Même direction Imprimerie MISR
Rue Nubar Pacha

A VENDRE

MOTEURS et EVIER

pour Clinique Dentaire

Téléphoner au 46064

COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES

le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand les toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer, abattu. Tout le monde vous fuit.

Les laxatifs ne suffisent pas, car ils ne dégagent que la fin de l'intestin, mais n'éliminent pas les toxines.

Seul le libre écoulement de bile éliminera les toxines de votre intestin. Les Petites Pilules Carters, végétales, douces, font couler la bile. Pas de calomel dans Carters. Rien que des extraits végétaux, fins et doux. Pour retrouver votre charme personnel prenez les Petites Pilules Carters pour le Foie, selon les instructions. Prix P.T. 5.5.

furent maintenus dans leur charge. Le système des impôts ne fut pas changé. Mais comme les salaires avaient été considérablement réduits, la rentrée des taxes fut très irrégulière. Les Nippons se montrèrent tolérants et accordèrent des délais supplémentaires.

Ce qui m'a le plus frappé, pendant mon séjour à Java sous l'occupation japonaise, fut la différence entre l'attitude des officiers nippons et celle des soldats. Les gradés s'efforçaient par tous les moyens en leur pouvoir de gagner la sympathie de la population, en prêchant pour la cause de la plus grande Asie et de « l'Asie aux Asiatiques ». Par contre, la troupe se comportait avec une brutalité inouïe. Ces êtres sauvages ne peuvent agir qu'en brutes. Les Javanais les haïssaient à mort.

S'ÉVADER DE L'ENFER !

Je partageais pleinement ce sentiment. Deux semaines après leur arrivée, je songeais déjà à la fuite. Jeune, sans famille, rien ne me retenait à Java. Chaque jour, l'emprise des Japonais sur l'île devenait plus forte. Je ne comptais pas du tout m'éterniser sous leur administration.

Pour parvenir à fuir, il me fallait absolument un bateau. J'avais effectué de longues randonnées à travers le Pacifique et je possédais les connaissances rudimentaires indispensables de la navigation.

Pendant des semaines, j'allai me promener du côté du port, à la recherche de l'embarcation qui ferait l'affaire. Les sentinelles rendaient ma tâche extrêmement difficile. Je n'osais pas trop m'approcher de la mer, de peur d'éveiller des soupçons.

Un jour, j'aperçus le bateau qu'il me fallait. Je réprimai ma première impulsion : me précipiter vers l'esquif. Une sentinelle me regardait avec une sorte d'étonnement hésitant. « Tant pis, me dis-je, je reviendrai pendant la nuit. »

La chance me favorisa : ce soir-là je rencontrai Willem et Dirk, deux gaillards qui venaient de s'enfuir du camp de Bandoeng. Je ne les avais point connus auparavant, mais du premier coup je me rendis compte que c'étaient là les compagnons qu'il me fallait. Je leur fis savoir que j'avais amassé des vivres et de l'eau dans une cachette, et les invitai à venir voir le bateau, à la faveur de l'obscurité. Longtemps après minuit, je les emmenai au bord de la mer : hélas ! le bateau avait disparu.

Je repris mes recherches. Et un jour je tombai sur l'embarcation idéale : un cutter, amarré près du quai chinois. La nuit suivante, aidé de mes deux compagnons, j'effectuai une inspection détaillée. Par bonheur, aucune sentinelle n'était en vue. Il fallait trouver un mât et une voile. Le hasard, grand maître de la destinée des hommes, voulut bien nous mettre sur la route de l'épouse du propriétaire du bateau. Elle nous procura voile et mât.

Des semaines durant, nous peinâmes autour du cutter, travaillant seulement pendant la nuit, déployant des ruses de Sioux pour échapper à la surveillance des sentinelles. Nous embarquâmes les vivres, l'eau, deux revolvers que Willem avait apportés de Bandoeng, un sextant et un chronomètre que nous n'avions pu nous procurer qu'à grand'peine. En poche, j'avais une carte scolaire de l'océan Pacifique. Je n'avais pu trouver mieux.

FUITE NOCTURNE

Dans la nuit du 6 juillet, nous partîmes. Je ne dis au revoir à personne. Nous commençâmes à naviguer dans une nuit noire. Le point le plus dangereux à passer était la tour des sentinelles, qui s'élevait au bout du quai. Heureusement, tout se passa sans incident. Quelques heures plus tard, nous naviguions en pleine mer. Je ne me retournai pas une seule fois. Mon but était l'île de Rodriguez.

A l'aube, nous parvînmes devant l'entrée du détroit de la Sonde. Nous croisâmes quelques jonques de pêcheurs. Personne ne fit attention à nous. Mais il fallait toujours craindre les patrouilles aériennes ennemies. Aussi, décidâmes-nous de camoufler notre barque en bateau de pêche. Nous nous coiffâmes de grands chapeaux de paille, et nous mîmes sur le dos des pièces d'étoffe en couleur. Sur les bords de l'embarcation, nous laissâmes pendre des filets. Nous pûmes ainsi traverser le détroit en toute tranquillité.

Pendant six jours, notre navigation se poursuivit sans incident. Puis ce fut l'enfer. Je dormais lorsque les premiers remous de la tempête commencèrent à nous secouer. Dirk se trouvait au gouvernail. J'arrivai sur le pont juste à temps pour voir le mât s'abattre. Rattaché par les cordages, il traînait dans notre sillage. Des lames immenses ballottèrent notre frêle esquif. Il prit de l'eau de toutes parts. Pendant que mes compagnons s'efforçaient d'y remédier, je m'attelai à la tâche difficile de ramener le mât. Une vague me projeta par-dessus bord, et ce ne fut que par un véritable miracle que je pus me retenir d'une main au bord du cutter. Mes compagnons, encore plus affrayés que moi, car j'étais le seul à savoir naviguer, me hissèrent à grand'peine. Finalement, à minuit, nous avions récupéré le mât et ce qui restait de la voile.

Pendant quatre jours, en pleine tempête, nous n'arrêtâmes pas un seul instant de travailler. Avec des outils de fortune, nous parvînmes tant bien que mal à redresser le mât et à rapiécer la voile. Lorsque les éléments se calmèrent enfin, nous étions prêts à continuer le voyage.

TERRE !

Nous parcourions une moyenne d'environ 80 milles par jour, et la distance à couvrir jusqu'à Rodriguez était de 3.000 milles. Nous passâmes en vue de l'île de Cocos. Mais j'évitai cette terre, car l'on m'avait dit qu'elle avait été occupée par les Japonais. Si j'avais su que la nouvelle était fausse, nous aurions écourté notre voyage de trois quarts de sa longueur. Les nuits froides et les journées étouffantes se succédaient, monotones et angoissantes. Nos rations avaient sérieusement diminué, et l'eau surtout commençait à nous manquer.

Pendant des journées interminables nous naviguâmes en direction de l'ouest, à moitié morts de fatigue, d'épuisement et d'angoisse. Souvent, mes deux compagnons m'interrogeaient sur la direction prise et insistaient pour changer de route. Mais je refusais catégoriquement.

Le soir du trentième jour, je consultai la carte, fis le point, et annonçai à mes amis : « Demain nous serons à Rodriguez ». Incrédules, ils me regardèrent en ricanant.

Ce ne fut qu'à midi, le lendemain, qu'une terre basse se dessina à l'horizon. C'était l'île que nous cherchions, l'île du salut.

La semaine suivante, un croiseur britannique nous recueillait. Aujourd'hui, je suis un soldat de l'armée des Indes Néerlandaises. La prochaine fois que je verrai Java, ce ne seront pas les Japonais les envahisseurs, mais mes camarades hollandais et moi...

SOLUTIONS

JEU DE MOTS

1. *Parce qu'elles voient le Tigre et l'Euphrate (et l'œuf rate)* — 2. *L'avocat s'étend sur son sujet ; le paresseux sur son lit ; et le morceau de beurre sur le pain.* — 3. *L'athée sali et l'abbé aussi (la Thessalie et la Béotie).* — 4. *Parce que l'on s'expose au plus grand désastre (des astres).* — 5. *La lettre A.*

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Gaby Morlay (Jeanne)* — 2) *Paul Muni (The World Changes)* — 3) *Norma Shearer (Strange Interlude)* — 4) *Barbara Stanwyck (Stella Dallas)* — 5) *Clark Gable (Strange Interlude).*

CHARADE

Plateau





Les Poudres **MIRANDE** sont distribuées par la Société d'Exploitation des Grandes Marques **VITTA & Co.** Le Caire

R.C. 3.303







DELASSONS-NOUS...

JEU DE MOTS

1. Pourquoi les poules de Mésopotamie ne pondent-elles jamais ?

2. Quelle différence y a-t-il entre un avocat, un paresseux et un morceau de beurre ?

3. Un athée et un abbé se promènent près d'un étang. Ils tombent dans l'eau. Il en sort deux provinces de la Grèce. Lesquelles ?

4. Pourquoi est-il dangereux de se promener au soleil ?

5. Je suis le chef de 25 soldats ; sans moi, Paris serait pris. Qui suis-je ?

LA VALEUR D'UN SOURIRE

Il ne coûte rien, mais crée beaucoup. Il enrichit ceux qui reçoivent sans appauvrir ceux qui donnent.

Il se produit en un instant, mais son souvenir dure parfois éternellement.

Il stimule le découragé, égaye le désespéré, repose le fatigué.

Il ne peut pourtant pas être volé, prêté, mendié ou acheté, car il n'a de valeur que lorsqu'il est donné.

Si donc dans les nuits sombres vous rencontrez des êtres malheureux, aux yeux pleins de tristesse, voulez-vous leur sourire ?

Car nul n'a autant besoin d'un sourire que ceux qui ne peuvent plus en donner.

LE « D » DEFENDU

Ce jeu peut être joué par autant de joueurs que l'on veut.

Un joueur se met au milieu et parle de choses et d'autres en une conversation aussi naturelle que possible. Les autres doivent lui répondre également avec naturel, mais il leur interdit de prononcer un seul mot contenant un D., tout joueur enfreignant cette règle est mis hors de jeu et c'est le dernier qui reste en jeu avec le questionneur qui a gagné et qui prend sa place. Le questionneur, lui, n'est pas obligé d'éviter la lettre fatidique, il doit se borner à essayer de la faire dire par les autres. Exemples : question : A quel moment pensez-vous partir en vacances ?

Mauvaise réponse : quand les classes seront terminées. Bonne réponse : Sitôt l'année scolaire terminée.

PENSEE PHILOSOPHIQUE

Quelles sont les dix plus belles années de la vie ?

Pour un homme, c'est de 30 à 40 ans.

Pour une femme, c'est de 29 à 30 ans.

RIONS

— Monsieur le Commissaire, je viens retirer ma plainte au sujet de ma montre que je croyais volée. Je viens de la retrouver.

— Trop tard. Le voleur est arrêté !

●

— Docteur, je me suis très bien trouvé de votre traitement, je vous en suis profondément reconnaissant.

— Mais je ne me rappelle pas vous avoir soigné !

— Non, vous avez soigné mon oncle et j'étais son seul héritier.

●

Le professeur de géographie. — Parlez-moi de l'Eure.

L'élève. — Il est moins cinq, monsieur.

●

— Comment, vous croyez qu'il existe des chiens qui sont plus intelligents que leur maître ?

— Certainement.

— Vous en avez déjà eu ?

GRAINS DE SAGESSE

Ce qui serait une catastrophe peut devenir un bonheur.

GOLDSMITH.

Ce qu'une heure refuse, une autre te l'apportera.

DEVISE DE PLUSIEURS CADRANS SOLAIRES.

Nul ne connaît l'avenir : que nul ne désespère !

BYRON.

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière.

Edmond ROSTAND.

Jamais on ne doit désespérer, alors même qu'au milieu de la plus triste nuit disparaît une dernière étoile.

WIELAND.

CHARADE

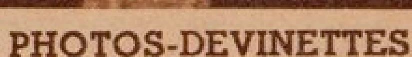
Mets excellents dans mon premier
Sont bien accueillis sur la table.
Buveur joyeux, j'ai de ma table
Banni pour longtemps mon dernier.
Au dessert toujours, mon entier
Chargé de fleurs orne ma table.











PHOTOS-DEVINETTES

Ces vieux ne sont que des artistes de cinéma, jeunes, qui se sont maquillés pour les besoins d'un rôle. Pouvez-vous les reconnaître ? Savez-vous le nom du film dans lequel ils ont paru sous cet aspect ? (1) Une actrice française, qui a interprété des dizaines de films, et qui est particulièrement aimée en Egypte. (2) Un grand artiste, qui donne à chacun de ses rôles un cachet inoubliable. A interprété plusieurs rôles historiques. (3) Elle fut « la première femme de l'écran ». A récemment incarné un personnage de Shakespeare. (4) Elle fut une des plus grandes tragédiennes de l'écran. Actuellement, elle s'est spécialisée dans les comédies. (5) Il fut la coqueluche du public féminin. Son premier succès fut auprès de Norma Shearer.

Votre nom ?...

PRENOMS FEMININS (J)

JACQUELINE : *veut dire : « qui prend la place d'une autre ».*
JEANNE, JEANNETTE et JANE : *de l'hébreu : « un beau cadeau de Dieu ».*
JOSEPHINE : *esprit créateur et nature douée.*
JUDITH, JUDY : *mérite beaucoup de louange.*
JULIE, JULIETTE ou JULIA : *de l'hébreu : « qui a des cheveux fins ». Celles qui portent ce nom sont ordinairement aimables et souriantes.*

(L)

LAURE : *vient du latin : « laurier ». Allusion à l'ancienne coutume des Romains qui offraient des lauriers à ceux qui méritaient bien de la patrie.*
LILY ou LILIANE : *symbole de pureté et d'affabilité.*
LINDA : *du nom « Ethelinda » qui veut dire : « une femme noble ».*
LOUISE : *de l'allemand : « qui défend le peuple ». Dévouée envers les autres.*
LUCIE : *nom d'origine latine et qui signifie : « lumière ». Une personne qui éclaire la route aux autres.*

PRENOMS MASCULINS (J)

JACOB : *ambitieux et travailleur.*
JACQUES : *de l'hébreu : « qui prend la place d'un autre ».*
JEAN : *de l'hébreu : « la grâce de Dieu ».*
JEROME : *du grec : « un saint nom ».*
JOSEPH : *connaîtra une existence prospère.*
JUSTIN : *du latin : « juste ». Jugement sain et juste envers les autres.*

(L)

LAURENCE : *du latin : « couronné de lauriers ». Connaîtra les honneurs et la félicité.*
LAZARE : *de l'hébreu : « aidé par Dieu ».*
LEON : *du latin : « un lion ».*
LEONARD : *d'origine teutonne : « comme un lion ». Personne courageuse jusqu'à l'intrépidité.*
LEOPOLD : *du germain : « toujours disposé à défendre son peuple ».*
LOUIS : *du français : « un fameux guerrier ».*
LUCIEN : *du latin : « né à l'aube ».*

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)